

THÉÂTRE

Il n'y a pas que le foot dans la vie, il y a aussi le foot

Mohamed El Khatib continue de creuser la veine documentaire au théâtre. Stadium donne la parole aux supportrices et supporters du RC Lens. Le théâtre revêt des allures de stade. Avec pom-pom girls, mascotte, fanfare et bronca joyeuse.

Que se passe-t-il à la Colline ? Chaque soir, c'est la fête après le spectacle. Plus personne ne veut rentrer chez soi. Tant pis pour le dernier métro. D'entrée de jeu, l'ambiance est différente. Il y a de l'excitation dans l'air. Certains arborent des tee-shirts de foot. D'autres des écharpes. Rouge et or. Rien à voir avec la Catalogne. Ni avec le Barça. On a bien affaire à des aficionados du club mythique de Lens, les filles et les gars du stade Bollaert. Ceux-là sont dans les gradins. Pardon, dans la salle. Leurs copains sont encore dans les vestiaires. Pardon, dans les coulisses. Avant de fouler la pelouse... enfin, le plateau. Et comme le précise Mohamed El Khatib, la mi-temps, au théâtre, se dit entracte.

On parle bien du théâtre du pouvoir. On parle du jeu des acteurs. Et des spectateurs. À Lens, les plus accros s'appellent les Ultras. D'eux, on dit qu'ils sont le « meilleur public de France » sur un terrain. Du RC Lens, qu'il est un club mythique. À les écouter, à les observer, on comprend pourquoi. Qu'ils aient dix ans ou quatre-vingt-cinq printemps. Yvette est née en 1932. Elle a accepté d'être de cette aventure théâtrale à condition d'être entourée de sa famille : douze enfants, vingt-huit petits-enfants et trente-quatre arrière-petits-enfants. Dans la famille, on est supportrice de mère en fille. C'est comme ça. Dans le salon étroit de sa maison, les murs croulent sous les centaines d'écussons et de photos du club, mêlées à celles des mômes, et quelques reliques religieuses. Ça rappelle la maison de la « mère à Ili » de Renaud, ces intérieurs ouvriers où les murs sont souvent tapissés de tout et de n'importe quoi, de préférence brillant et kitsch. Mais ça, on ne le sait pas forcément. Que c'est kitsch.

Fiers de cette histoire qu'on n'apprend pas dans les livres

Aux côtés d'Yvette et de sa petite famille, des Kévin à la pelle (une malédiction du pays de baptiser ses enfants de prénoms de héros des séries américaines), Jonathan, JC Oudoul, ancien arbitre de Ligue 1, Margaux, Georges, Ludovic, Maeva, Christian Champiré, maire communiste de Grenay, et le Père Argouarc'h, curé de Riamont, qui déclare malicieusement : « Ce n'est pas parce que Jésus peut multiplier les buts, mais parce



Sur scène ou dans la salle, Mohamed El Khatib invite ces hommes et ces femmes à être au cœur de la réalisation de son projet. D'être acteurs, de jouer et rejouer leur vie, sans faux-semblants, sans en rajouter... Pascal Victor/ArtCompPress

que nous croyons profondément au miracle » que Lens remontera un jour en Ligue 1.

Car la passion du foot, à Lens, va bien au-delà du foot. Sinon, pourquoi se geler chaque week-end dans un stade pour encourager un club qui vivote en Ligue 2 ? Justement par amour du foot, du jeu. Mais aussi de la fraternité, de la solidarité, de la joie de chanter les *Corons* à vous refler des frissons. Pour dire qu'on est debout, même quand on a bouffé les pissenlits par la racine. Ils sont fils, petit-fils, arrière-petits-fils de mineurs. Les plus jeunes ne connaissent de la mine que quelques terrils rescapés du massacre. Et des photos de famille. Et l'histoire. Celle que l'on se raconte dans les maisons. Les grèves, la Résistance, les gueules noires, la fermeture des mines, la casse du textile. Un pays dévasté, des hommes et des femmes

Il y a de l'excitation dans l'air. C'est la fête après le spectacle. Plus personne ne veut rentrer chez soi.

abandonnés, relégués, humiliés. Et les vautours du FN qui rôdent en embuscade. Il suffit pourtant d'entendre les plus jeunes, Margaux ou Jonathan. Ils sont fiers de cette histoire qu'on n'apprend pas dans les livres. Ils se serrent les coudes et serrent les dents quand, en 2008, les supporters du PSG avaient déployé cette immense banderole où il était marqué en grosses lettres : « Pédophiles, chômeurs, consanguins, bienvenue chez les Ch'tis ».

Mohamed El Khatib a passé plus d'une année à leurs côtés. Il aurait pu se contenter de recueillir leurs paroles, mais il ne procède pas de la sorte. Il les invite à être au cœur de la réalisation de son projet, d'être acteurs, de jouer et rejouer leur vie, sans faux-semblants, sans en rajouter. Propos bruts, parfois réécrits sans rien trahir de ce parler populaire, de ces expressions qui révèlent

vos origines, de cet accent si caractéristique souvent raillé. Leurs histoires n'ont rien de folklorique, ils en sont les héros, loin des méchantes caricatures dont ils font l'objet. Forcément, ils n'ont pas fait le conservatoire, mais là n'est pas la question. El Khatib veut déplacer les montagnes, rompre ces barrières invisibles mais bien réelles qui empêchent encore le populo d'aller au théâtre comme on va au stade. Parce qu'on peut aller au stade ET au théâtre. Et quand nos acteurs amateurs entonnent l'hymne du RC Lens, même si on ne connaît rien au foot, au maroilles et à la ducasse, on reprend tous en chœur : « Au Nord, c'était les *Corons* / La terre, c'était le charbon / Le ciel, c'était l'horizon / Les hommes, des mineurs de fond... »

MARIE-JOSÉ SIRACH

À partir du 13 octobre, en région parisienne (Saint-Germain-en-Laye, Chelles, Tremblay, Colombes, Beauvais). Puis en province de novembre à mai, et même à New York. Nouvelles dates parisiennes automne 2018.



Culture

De plus en plus, le théâtre s'émancipe des codes traditionnels pour donner à voir sur les planches le quotidien, l'ordinaire. Comme si, de cet art au documentaire, il n'y avait qu'un pas.

FAIRE JOUER LES « VRAIES GENS »



STADIUM : 53 supporters du Racing Club de Lens sont les protagonistes de cette performance documentaire, du collectif Zirlib, sur un texte de Mohamed El Khatib.

théâtre

De la fin septembre 2017 à la fin mai 2018, une soixantaine de supporters du Racing Club de Lens se produisent un peu partout en France pour dialoguer avec un public pour le moins inattendu : celui du théâtre. Réalisé par l'auteur et metteur en scène Mohamed El Khatib, ce projet inédit est une des pièces phares de la rentrée. L'idée est simple : dans *Stadium*, pas de comédien, sinon amateur, pas de texte, mais des personnes qui ont rarement l'occasion de monter sur un plateau. Avec cette matière 100 % vraie, dénuée de jeu et d'artifice, une question se pose : sommes-nous toujours au théâtre ?

« UN GESTE POLITIQUE »

Depuis quelque temps, le théâtre documentaire tente d'occuper les scènes. L'an dernier, par exemple, des habitantes des quartiers populaires de la banlieue parisienne s'embarquaient dans une folle aventure théâtrale qui allait les amener, partout en France et dans le monde, à jouer leur propre histoire. Dans *F(l)ammes*, 10 jeunes femmes non-professionnelles avaient entièrement écrit leur texte, avec leur metteur en scène, Ahmed Madani, à partir de leur vécu. Elles disaient « je », évoquaient père, mère et enfants, et tout était « pour de vrai ».

Même procédé dans *Clean City*, pièce mise en scène par le Grec Anestis Azas, dans laquelle cinq femmes de 30 à 60 ans relatent leur parcours de migrantes, de leur pays d'origine à la Grèce où elles sont devenues femmes de ménage. Acclamé en France, le spectacle avait fait salle comble, en 2016, au théâtre des Abbesses (Paris XVIII^e), puis, en mai dernier, à Metz, dans l'une des plus importantes manifestations du Grand Est : le festival Passages.

Tantôt appelée « théâtre documentaire », « performance documentaire » ou « théâtre du réel », cette façon d'investir le plateau ne date pas d'hier. En France, les premières œuvres fondées sur des témoignages, enquêtes, faits divers, journaux intimes apparaissent à la fin des années 1960 avec, notamment, le travail d'Antoine Vitez. Pour la chercheuse Zoé Ververpoulou, cette manière de capter le monde tend à « réémerger en période de crise sociopolitique ».

Nous y sommes. De quels maux ce retour au « vrai » est-il le nom ? Faire monter sur les planches des femmes de ménages, des migrants, des prisonniers, des personnes issues de quartiers défavorisés, qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi les préférer aux comédiens ? Pour Mohamed El Khatib, « c'est un geste politique, démocratique. Il faut construire la parole avec ces gens, afin qu'ils se réapproprient leur vie et que les discours publics cessent de parler à leur place ». Convaincu, finalement comme Shakespeare, que « le monde entier est un théâtre », le metteur en scène explique vouloir « déplacer le regard du public, afin qu'il ne soit plus seulement dans une quête de divertissement ». Évoquant de récentes mises en scènes classiques « de petits bourgeois », Mohamed El Khatib dénonce : « *Monter Molière aujourd'hui est d'une paresse intellectuelle confondante. On ne peut pas continuer à cultiver un tel entre-soi alors que des gens crèvent de faim et que d'autres vivent dehors. Ces préoccupations doivent occuper les scènes.* »

TOUCHER TOUS LES PUBLICS

C'était l'un des objectifs de la création, en 1947, des centres nationaux d'art dramatique et de la décentralisation théâtrale. À l'époque, la promesse était belle : on voulait, selon la formule de Jean Vilar, imposer le théâtre comme un service public qui devait atteindre tous les foyers « comme l'eau, le gaz et l'électricité ». Soixante-dix ans plus tard, les objectifs « sont loin d'être acquis », souligne Élise Vigier, artiste associée au centre dramatique de Caen. Peu de foyers poussent réellement la porte des théâtres. D'après Hocine Chabira, directeur du festival Passages, « afin de toucher tous les publics, il faut leur parler d'eux, qu'ils puissent s'identifier ». « Nous vivons actuellement

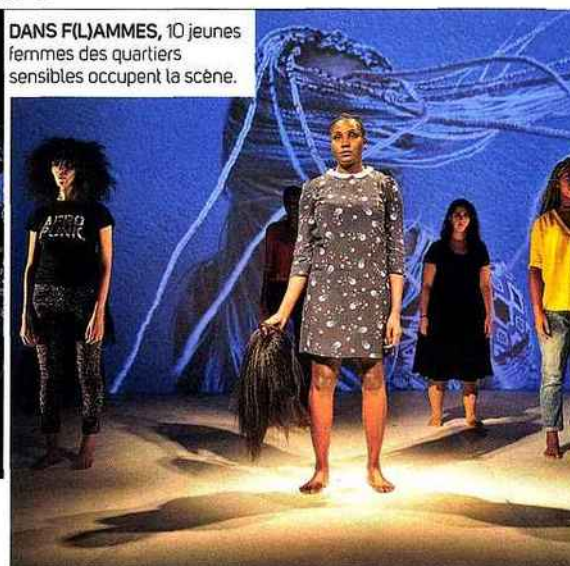
CULTURE théâtre



FREDERIK BLYCKX ET FRANÇOIS LOUIS ATHÉNAS

ZVIZDAL, à la lisière du théâtre et du film, donne la parole à un couple âgé qui habite près de Tchernobyl en zone interdite.

DANS F(L)AMMES, 10 jeunes femmes des quartiers sensibles occupent la scène.



une remise en cause du théâtre, qui s'est trop détaché des "vraies gens", dit-il en grimaçant, jurant qu'il déteste cette expression. « Le monde intellectuel a pris en otage notre société. Aujourd'hui, je pense que nous avons besoin de concret. L'œuvre et l'esthétique sont, en quelque sorte, la cerise sur le gâteau. Ce qui compte, c'est le message. »

CONTRE LA TENDANCE À L'IMMATÉRIEL

Besoin de concret ? Pourtant, dans notre société de l'information et de la communication qui twitte comme elle respire, nous en sommes quotidiennement gavés... De quoi donc laisser perplexes bon nombre de représentants d'un théâtre plus « classique ».

Par exemple, pour Blandine Savetier, metteuse en scène associée au théâtre national de Strasbourg (TNS), « il ne faut pas forcément mettre un ouvrier sur scène pour parler de la condition ouvrière. Il faut aller au-delà de la simple constatation ». Lorsqu'elle monte *Neige* (à partir du roman d'Orhan Pamuk) au TNS, ce n'est pas pour parler, à travers le personnage principal, du radicalisme religieux, mais pour aborder d'autres questions posées par l'histoire, qui « ouvrent le débat, l'esprit » : la relation entre Orient et Occident, les replis identitaires, la quête spirituelle... Pour la metteuse en scène, le théâtre documentaire dans sa forme la plus épurée est un

« manque de pensée, un moyen facile d'aller dans "l'accessible" en n'allant pas chercher le réel enfoui mais la réalité visible, superficielle ». Convaincue qu'il faut creuser le « vrai » pour permettre au théâtre d'élargir l'horizon, Blandine Savetier encourage l'investigation, qui « nous permet de nous remettre en lien et de lutter contre la tendance actuelle à l'immatériel ».

À entendre tous ces façonneurs de réel, il semblerait que nous ayons besoin de corps, de liens, de rencontres. Dans cette

« Zvizdal raconte une histoire que je ne lis plus dans les journaux, mais qui est pourtant ce qui m'avait poussée à être journaliste. »

CATHY BLISSON, RÉALISATRICE

reconquête, Cathy Blisson offre un bel exemple. Ancienne journaliste spécialisée dans la culture, elle a fait en 2009, lors d'un reportage, une rencontre qui va bouleverser la manière dont elle envisage son métier. À Zvizdal, un petit village situé près de Tchernobyl (Ukraine), en zone interdite, la journaliste rencontre Pétro et Nadia, un couple qui, après la catastrophe et malgré les ordres d'évacuation, a fait le choix de demeurer là, dans ce lieu où ils sont nés.

UN RETOUR À L'ESSENTIEL

Avec le collectif Berlin, pendant cinq ans et deux fois par an, Cathy Blisson retournera chez Pétro et Nadia, les filmera, les enregistrera, pour « tenter de les faire exister, de les faire entendre, de les sortir du bruit ». Ce projet « raconte une histoire que je ne lis plus dans les journaux, mais qui est pourtant ce qui m'avait poussée à être

À VOIR

Zvizdal (Tchernobyl, si loin, si proche) : en tournée en France à partir du 14 octobre.
<http://berlinberlin.be/fr/project/zvizdal>

Stadium : en tournée à partir du 12 octobre.
www.colline.fr/fr/spectacle/stadium

F(l)ammes : en tournée à partir du 12 octobre.
<http://madanicompagnie.fr/calendrier>

journaliste ». Sept ans plus tard, le spectacle *Zvizdal* est présenté dans plusieurs théâtres comme une performance documentaire, à la lisière du théâtre et du film.

Plus qu'être en demande de « concret », comme le suggère Hocine Chabira, ne sommes-nous pas plutôt excédés par des récits trop en décalage avec nos réalités ? Une conséquence, peut-être, de la dépolitisation ambiante. Ou d'un journalisme qui ne remplirait plus sa fonction première : dire, montrer le quotidien ?

Un malaise qui fait écho au retour à l'essentiel prôné, en 1973, par l'écrivain Georges Perec : « Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous. Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Questionnez vos petites cuillères. » Un dessein que le théâtre semble, de plus en plus, vouloir prendre à bras-le-corps. ♫ ALICE BABIN

On est allé voir des supporters craquer des fumis au théâtre

Barthélémy Gaillard

Cinquante supporters lensois ont investi le théâtre de la Colline pour jouer « Stadium », une pièce documentaire qui parle de leur amour pour le RC Lens et pour tout ce que le club représente dans la région.

Théâtre de la Colline, haut-lieu de la culture française et parisienne, un week-end de septembre. Parmi les 800 spectateurs présents dans la salle comble cet après-midi, au milieu des éternels lycéens assoupis et des étudiants zélés, deux quinquagénaires endimanchés discutent de leur dernière sortie en ville. Le premier, emmitoufflé dans un chèche bleuté, recommande vivement le musée Marmottan et sa « scénographie impeccable », tandis que son compère à la barbe poivre et sel s'insurge contre la dernière mise en scène d'un classique de l'opéra qu'il compare à « un spectacle de partouzeurs nudistes ». De prime abord, pas vraiment le genre de personnages passionnés par le monde du foot, encore moins par celui des tribunes. Et pourtant, nos deux quinquas s'apprêtent à passer une heure et demie à écouter des supporters du RC Lens exprimer tout leur amour pour leur club. Bien calés dans leur fauteuil, ils vont assister dans quelques minutes à une représentation de Stadium, pièce écrite et mise en scène par Mohamed El Khatib, lui-même ancien joueur de foot de bon niveau.

Le principe du spectacle ? Du « théâtre documentaire », nous explique le dramaturge, veste de survet' du RC Lens sur le dos. Un documentaire qui entremêle vidéos, danse, dialogues et monologues, joués par des « acteurs » qui n'en sont pas. Car les gens qui montent sur scène parlent d'eux et de leur vie. La cinquantaine de Lensois de tous âges et de toutes origines présente sur les planches ce jour-là évoque son amour pour le club du RC Lens, mais aussi pour son antre, le stade Bollaert, et pour ses héros, le public sang et or. Sans solennité abusive mais avec humour.

« Orphelin de pute » et académie du 6-2

Un à un, tous les travers associés au supportérisme en France, et au mouvement ultra en particulier, sont abordés et tournés en dérision. De même pour les clichés peu flatteurs qui poursuivent les Lensois et les habitants du Pas-de-Calais. Dès le début de la pièce, un supporter sang et or, voix égrillarde et tchatte intarissable, nous explique avoir créé l'équivalent de l'Académie française à l'échelle du Nord-pas-de-Calais. Une institution chargée de promouvoir la richesse lexicale des insultes

balancées en tribunes. Ainsi, cette académie du 6-2 a breveté un « orphelin de pute » plein de respect au lendemain de la mort de la mère de l'arbitre d'un match du RC Lens.



Yvette, entourée de sa famille assise en tribunes, et des pom-pom girls

Puis c'est au tour d'Yvette, 85 ans et un goût immodéré pour les goodies du RC Lens, de faire son entrée, entourée de sa famille plus que nombreuse. Elle supporte le club depuis 1977. Assise sur la tribune installée sur scène, elle jure qu'elle n'a « jamais raté un match » depuis. Au point de stresser légèrement son mari : « En 1997, il m'a dit: « Je n'en peux plus de ton football, je n'en peux plus de voir la maison toute jaune et rouge, maintenant tu choisis, c'est moi ou le football. » Yvette a choisi le RC Lens, « sans hésiter » évidemment.

« Désolé, on pensait pas que vous saviez lire »

Ludovic Nanzioli, capo du Kop Sang et Or, l'un des principaux groupes ultras de Bollaert, partage le même sens des priorités puisqu'il place en premier ses enfants, « ensuite le RC Lens et seulement après ma femme ». Son physique imposant jure avec un regard doux et une sensibilité évidente, loin de l'image du bastonneur bourré du soir au matin que « tous les médias prêtent aux ultras ». « Ludo » évoque la banderole anti-ch'tis qui avait été déroulée par les ultras parisiens au stade de France en 2008. Et s'en marre ouvertement : « Franchement, ramener une banderole de 25 mètres dans le stade le plus sécurisé de France, respect. Et puis quand on l'a vu se dérouler peu à peu et qu'on a lu mot après mot chômeurs, pédophiles, consanguins, on s'est dit bravo les mecs. Mais le meilleur, après toute la polémique que ça avait créé à l'époque, c'est qu'au match suivant, les Parisiens avaient sorti une nouvelle banderole, "Désolé, on pensait pas que vous saviez lire". »

« Ludo » a accepté de participer à la pièce parce qu'elle représente « l'une des rares occasions pour les ultras de se montrer sous un autre visage auprès du grand public, d'évoquer nos valeurs, notre engagement politique » : « Même les anciens Supras d'Auteuil [le plus vieux groupe ultra parisien, ndlr] sont venus voir la pièce et m'ont félicité à la sortie. Ils m'ont dit que j'aidais beaucoup la mouvance. » Car entre deux anecdotes sur la banderole ou une baston contre les Parisiens au parc Astérix, il

dénonce une forme de violence dont souffrent les supporters de toute la France : celle des préfetures qui les interdisent régulièrement de déplacement dans les stades des équipes adverses. Des arrêtés qui confinent parfois à l'absurde, comme lors de ce déplacement annulé pour cause de travaux qui empêchent la bonne circulation autour du stade car ils « amputent le trottoir de douze centimètres. »



Plutôt cool l'entracte

A la « mi-temps » du spectacle, où public et acteurs se retrouvent autour de la baraque à frites installée sur scène, Mohamed El Khatib, également docteur en sociologie, explique qu'il a aussi monté cette pièce pour rendre compte de cette réalité : « Beaucoup de gens sortent de la pièce en se disant : "On a appris plein de trucs, en fait, les supporters, c'est pas ce qu'on pensait, pour nous, un ultra, c'était un hooligan." Ils découvrent la passion que ça exige, le temps que ça prend, les emmerdes familiales que ça implique, le combat politique que ça représente. Ils retrouvent ce dénominateur commun de l'engagement qui leur parle forcément. »

Pierre Bachelet à Buenos Aires

Cette passion, on la retrouve chez tous les personnages qui apparaissent sur scène, avec leur dose de folklore qui cache à chaque fois une belle histoire : une pom-pom girl féministe, « Monsieur Georges » qui agite à chaque match son drapeau de douze mètres et quatorze kilos en écoutant du Vivaldi en hommage à sa mère, décédée depuis, qui avait mis trois ans à le tisser, ou encore cette mascotte lensoise ancien danseur de ballet. « Le folklore était l'écueil majeur dans lequel il ne fallait pas tomber, rembobine Mohamed El Khatib, qui a travaillé deux ans sur ce projet. On s'est dit qu'on allait donner la friterie et les pom-pom au public, mais qu'on allait les déplacer pour casser les codes et démontrer que ces éléments folkloriques sont du second degré, qu'ils sont pleins d'auto-dérision. Le stade et son décorum, c'est un

jeu de rôle, c'est la même chose qu'au théâtre, c'est la même dramatisation. »



Bouquet final et chant des Corons

Trois fumis craqués plus tard, c'est le bouquet final. Chant des Corons et clapping, une partie du public de La Colline se prend au jeu. Nos deux quinquas ne connaissent que le refrain de cette chanson, reprise à chaque match de Lens par le stade Bollaert, mais ils l'entonnent à plein poumons. Yvette, Ludovic, Georges et tous les autres terminent le spectacle jusque dans le hall. La plupart d'entre eux poursuivront la tournée en France, puis à l'étranger, puisque Stadium va s'exporter jusqu'à Buenos Aires, autre grande ville de foot, qui va donc passer l'espace de quelques représentations du tango et Maradona à Tony Vairalles et Pierre Bachelet. Stadium se joue jusqu'au 7 octobre au Théâtre de la Colline dans le XXe arrondissement de Paris (30,50 euros au tarif plein).

Le Théâtre
Stadium
(Le jour de Lens)

APPROCHEZ, approchez, mesdames et messieurs ! Venez admirer, sur la scène du très chic théâtre de la Colline, d'authentiques supporters du Racing Club de Lens, tous garantis prolos pur sucre, tous arborant leur écharpe et leur costume sang et or ! Et, attention, aucun d'entre eux n'est comédien, ce sont tous de « vrais gens », pas moins de 53 vraies chtis sur scène, n'ayez pas peur, ils ne mordent pas ! La preuve : à l'entracte, vous pourrez aller chez Momo, la baraque à frites qui se trouve à gauche de la scène, et en leur compagnie commander une bonne portion et un gobelet de mousse !

Difficile, bien sûr, de ne pas ressentir une petite gêne, au début... Mais très vite elle s'évapore. Car, aucun doute, le metteur en scène, Mohamed El Khatib, n'a envers eux que

bienveillance, et respect, et complicité. Pas le moindre cynisme, ici : ces chtis, il n'en fait pas des bêtes de cirque, il a passé une année avec eux, à les approcher, à les écouter, à les connaître, à les filmer. Sur un écran, on suit des extraits de ces entretiens. Puis les voilà déboulant en chair et en os sur scène.

Il y a Kevin (« *Kevin à Lens, c'est comme Mohammed au Maroc* »). Ludovic, le « capo » de la partie est de la tribune Marek. Yvette Dupuy, qui a 12 enfants, 28 petits-enfants et 34 arrière-petits-enfants (et qui amène sur scène une bonne partie de sa tribu !). L'arbitre Jean-Claude Oudoul,

que les supporters adorent injurier, et qui se souvient qu'en 1998, alors qu'il venait de perdre sa mère, la cellule « éléments de langage » avait, par respect pour sa peine, évité de le traiter de « fils de pute ! » et avait inventé « *orphelin de pute !* ». Margot, la pom-pom girl, avec son « *léger surpoids* » et sa fierté féministe. Et bien d'autres... Chacun se présente, raconte une anecdote, se livre. Et voilà que le réel fait irruption sur scène.

Et que l'on comprend ceci : depuis la fermeture de la dernière mine, en 1990, leur région est sinistrée, avec un taux de chômage affolant et un électeur sur deux qui vote FN.

Mais ils ont le foot. Ils ont les couleurs sang et or. Ils chantent : « *Au nord, c'étaient les corons.* » Certains d'entre eux ne vivent que pour ça, n'ont que ça. Bien sûr, ils sont conformes au cliché qu'on a d'eux. Mais ils sont plus vrais que le cliché. Leur regard sur eux-mêmes ne trompe pas, leur lucidité, leur humour. On admire leur force : être à ce point à bout, et rester pareillement debout, indomptés. Ainsi, il existe encore en France une vraie culture populaire ? Capable de maintenir pareille chaleur humaine ? Et cette dignité ? Quand, à la fin du spectacle, ils descendent dans le hall et que la fanfare s'y met, et que ça chante à tue-tête, et que c'est vraiment fête, c'est nous qui les envions.

Jean-Luc Porquet

● A la Colline, à Paris.

Du tackle au tackle

Mohamed El Khatib Ancien ailier droit frotté de sociologie, le souriant auteur de «Stadium» fait monter les supporters du RC Lens sur les scènes des théâtres.



Quel dommage, c'était la blague parfaite pour son portrait. On vient de passer vingt minutes à parler gentrification avec Mohamed El Khatib, à tourner autour de ses lectures de Didier Eribon, Edouard Louis et toute l'école bourdieusienne de la sociologie, à échanger à propos des transfuges de classes, des conditions de la mixité et des pièges, selon lui, de la discrimination positive. Bref, on discutait du cœur des combats que mène ce fils d'ouvrier devenu artiste convoité en attendant l'ouverture du café qu'il avait choisi pour la rencontre. Mais voilà, on est samedi matin, et le bistro popu en question, dans le XX^e arrondissement de Paris, ne daigne pas relever son store. Adorable ironie du sort: la seule alternative pour se poser dans cette rue où il vient d'emménager avec sa compagne et sa toute petite gamine est une «french bakery» flambant neuve, avec tripotée d'enfants Montessori attablée. «Parfait! On s'installe ici?» Quand il déchiffre dans notre proposition l'enthousiasme sadique qu'on aurait eu à le faire photographier devant ce temple de la branchitude locale, il dégainé deux rangées d'une soixantaine de dents. Pas moyen. On ne le piégera pas. Tackler,

LE PORTRAIT

esquiver, c'est sa spécialité. Nous voici donc deux rues plus bas, sur une terrasse politiquement plus compatible où il déballe *L'Equipe* (comment ça, pas Libé?), le journal qu'il lit tous les matins et qui vient justement de chroniquer sa pièce *Stadium*, qui a la particularité d'inviter sur le plateau une soixantaine de supporters du Racing Club de Lens. Il piché le spectacle comme ça: confronter le public de théâtre au «meilleur public de France», celui du stade nordiste. On peut aussi le pitcher comme ci: montrer le supporterisme comme ciment social et comme avant-poste des débats sur la gentrification et la privatisation des stades, sur le fichage et la présomption de culpabilité des ultras. Des mois et des mois de rencontres et de confidences, dans le Nord. L'ancien ailier droit est aujourd'hui invité à dupliquer l'expérience dans différentes villes du monde. «Mais ça deviendrait une opération commerciale... Bon, je dis ça, j'ai accepté de recréer *Stadium* à Buenos Aires parce que c'est la ville de Maradona.» Concernant Paris, Mohamed El Khatib voit en ce moment sa «tronche» affichée en 4 par 3 partout dans le métro. «Du coup, mes sœurs, qui ne sont jamais venues voir mon tra-

vail, sont persuadées que mon métier, c'est *Jamel*.» D'accord, il adore les sketches d'Haroun et de Gaspard Proust (tiens, même culte pour l'ironie vacharde), mais ça s'arrête là. Depuis qu'il a reçu le grand prix de littérature dramatique en 2016 pour *Finir en beauté*, montage poétique autour du deuil de sa mère, Mohamed El Khatib ne s'est pas fait connaître comme humoriste mais comme nouvelle star de l'art documentaire. «Documentaire», parce que, lorsqu'il travaille sur scène, il ne fait pas «jouer» des «acteurs». Comme cet ancien thésard en sociologie, qui a voté Mélenchon au premier tour et s'est abstenu au second, aime « susciter des rencontres entre des gens qui n'étaient pas censés se rencontrer », comme ce réfractaire au communautarisme, qui dit «être aussi éloigné d'Azouz Begag que de Jean-François Copé», est persuadé qu'on crèvera un jour de l'entre-soi culturel, il propose à ceux qui ne mettront jamais les pieds au théâtre de rentrer par l'autre porte, le plateau. C'est le cas dans *Stadium*, donc. Ou dans *Moi, Corinne Dadat*, improbable portrait croisé entre El Khatib et une femme de ménage forte en gueule dont il est devenu inséparable et qu'il convie sur scène.

L'histoire est chaque fois la même: confronter tout le monde, lui compris, à ses clichés sur les rapports de domination. Et tant qu'à faire, envoyer un maximum de scuds. Peut-on inviter tous ces «vrais gens» sur le plateau en esquivant voyeurisme, folklore, instrumentalisation, obscénité? Certains répondent que non. Et reprochent peu ou prou à Mohamed El Khatib ce que d'autres ont soupçonné chez le réalisateur Bruno Dumont: de se moquer des pauvres. Les classes populaires seraient évidemment trop vulnérables pour savoir rire d'elles-mêmes. Leur consentement ne vaudrait rien. On irait forcément contre. «Il faut avoir un tel mépris de classe, une telle condescendance pour douter un seul instant de l'amour inconditionnel que Dumont porte aux gens du Nord, grince-t-il, tout sourire. Un journaliste a écrit que ma pièce *Moi, Corinne Dadat* était «à gerber».» Des amis l'ont convaincu de ne pas répondre. Son travail parlerait pour lui. Certes. Mais on adorerait entendre Corinne Dadat, la concernée, leur répondre à sa sauce. Réellement en Angleterre, elle a ouvert la pièce sur cette adresse au public: «Alors, are you happy of the Brexit? Parce que nous, on est bien content que vous vous soyez cassés.» La vanne, pour Mohamed El Khatib, c'est la moindre des politesses. Parce que ça pose d'emblée un rapport d'égalité, parce que «ça empêche de se prendre pour des demiurges». Ou, dit autrement: «La délicatesse de l'humour restaure une forme d'humanité.» Joli. Il le dit lui-même: il parle bien.

Lui, le fils d'ouvrier, a acquis cette arme à l'école, baigné dans la bienveillance de ses «vieux cocos de profs, adeptes d'éducation populaire». Dans les rangs de Sciences-Po, ensuite, après avoir hésité à poursuivre une carrière de footballeur professionnel. Puis en bossant un DEA de géographie à Mexico, où il a étudié la gentrification du centre-ville (on y revient), tout en rédigeant des reportages culture pour l'édition locale du *Monde diplomatique*. Il a adoré, il est rentré, a passé un an avec des sociologues du sport à l'université de Liévin, puis organisé des camps de théâtre pour les jeunes défavorisés pendant le Festival d'Avignon. Et d'ailleurs, on en est où de la mixité dans les temples de l'art? «Il y a longtemps que le théâtre n'est plus politique, faut arrêter avec ça. Ça concerne 3% de la population. Ce qui devrait être l'avenir, ce sont les projets artistiques «situés», qui associent les gens d'un territoire. On ne peut plus laisser le public s'ennuyer à mourir devant la énième mise en scène moyenne de la Ménagerie de verre avec un acteur déguisé en pauvre.»

Donc il est ulcéré, mais à part ça, ça va bien: il poursuit le deuil de sa mère en filmant son voyage au Maroc en Renault 12 pour récupérer un héritage secret, il compile un an d'enregistrement de messages téléphoniques laissés sur son portable pour un autoportrait sonore. Et, entorse à la règle, il travaille aussi depuis quelques années avec deux acteurs, «mais pas parce qu'ils sont acteurs, juste parce qu'ils ont chacun perdu un enfant». C'est pour une œuvre documentaire très drôle autour du deuil qui s'appelle cyniquement *C'est la vie*. Encore un défi casse-gueule. Sinon, quel intérêt? ◀

Par EVE BEAUVALLET
Photo SAMUEL KIRSZENBAUM

Ici c'est Lens!

SPECTACLE Des fans des Sang et Or mouillent le maillot pour « Stadium ». L'amour du foot et du théâtre sur le même terrain.

ÉTIENNE SORIN esorin@lefigaro.fr

Longtemps après le coup de sifflet final, ça chantait et dansait au Théâtre de la Colline, jeudi soir. Les supporters du RC Lens ont mis le feu avec une belle *Mar-seillaise*. Le théâtre fait voyager. Si vous n'avez jamais mis les pieds au stade Bollaert, poussez la porte d'un théâtre à Paris pour avoir un échantillon du public réputé pour être le meilleur de France. Encore aujourd'hui, alors que le club est 19^e de Ligue 2, après avoir été champion de France de L1 en 1998. Mohamed El Khatib a réuni 53 supporters du RC Lens dans une performance qui déborde du champ du théâtre documentaire.

La devise du FC Barcelone pourrait être celle du RC Lens: *Plus qu'un club*.

Pour les joueurs, « aller au charbon » est une expression qui prend tout son sens dans une région où les mines ont fermé mais où leur mémoire reste vive. D'ailleurs, à Lens comme ailleurs, le football, c'est plus que du football.

Avec *Stadium*, le metteur en scène rend hommage à son père, ouvrier et supporter de foot, comme la plupart des fans des Sang et Or. C'est souvent par le père que se transmet la passion du ballon rond. Kevin allait avec son père au stade pour insulter tout le monde et surtout l'arbitre. Quand un arbitre perd sa mère la veille d'un match, son père substitue au rituel « fils de pute! » « orphelin de pute! », repris en chœur par la tribune. L'arbitre du match en question est dans le spectacle. Il s'appelle Jean-Claude Odoul. Il a vu un psy pour comprendre

pourquoi il s'entraînait toute la semaine pour se faire insulter tout le week-end: « Ça devait peut-être relever d'un fantasme masochiste un peu limite. »

« Aux chiottes l'arbitre! »

Mais la vedette, c'est Yvette. L'octogénaire prend place sur les gradins montés sur la scène avec sa famille nombreuse. Tous des inconditionnels du RC Lens sauf Cathy, une pièce rapportée, supportrice de l'OM. Margaux, elle, est pom-pom girl. Elle déclare sa joie de se sentir capable, malgré son surpoids, de danser devant des milliers de personnes. La mascotte du club aussi danse. Sous la tête de chien, il y a un homme, ancien danseur chez Pina Bausch et Benjamin Millepied. Il raconte la difficulté d'avouer à sa fille qu'« il danse dans un costume ridicule, devant des gens virili-

sés-alcoolisés qui crient pendant une heure et demie: "Aux chiottes l'arbitre!" »

Nous ne sommes pas les seuls au spectacle. Depuis la scène, les supporters lensois observent avec la même curiosité ce public d'un théâtre de l'Est parisien, intello, bourgeois, un peu bohème sur les bords. Pas méchant au fond. Capable de rire et de s'émouvoir même. Deux France qui d'habitude s'ignorent et qui ici s'écoutent et se regardent. Paris n'est pas une date anodine dans la tournée de *Stadium*. Il est question à plusieurs reprises de la banderole déployée par les supporters du PSG au Stade de France pour une finale de Coupe de la Ligue face à Lens en 2008: « *Pédophiles, chômeurs, consanguins, bienvenue chez les ch'tis.* » Une offense mais pas que. Ludovic, le président du Kop Sang et Or, félicite les ultras du PSG qui ont réussi à introduire

un tifo de 25 mètres de long dans un stade hypersécurisé... Le mot de la fin est pour Jonathan Pessimiste, le *capo* (chef) des Red Tigers, un club de supporters lensois. Il pose une série de questions, dont celle-ci: « *Est-ce qu'il y a une vraie liberté d'expression au théâtre? Je veux dire, plus que dans les stades? Quand tu vois un spectacle médiocre, est-ce que tu peux vraiment le dire?* » C'est vrai, ça, combien de fois n'a-t-on pas eu envie de hurler « Aux chiottes le metteur en scène! ». Mohamed El Khatib, lui, et ses acteurs qui n'en sont pas, n'ont récolté que des applaudissements, amplement mérités. ■

Au Théâtre de la Colline (Paris XX^e), jusqu'au 7 octobre, dans la programmation hors les murs du Théâtre de la Ville et du Festival d'automne à Paris.
Tél.: 01 44 62 52 52. Puis en tournée.

La scène, terrain de jeu des supporters du RC Lens

Dans « Stadium », Mohamed El Khatib confronte des fans de foot avec le public du Théâtre de la Colline

THÉÂTRE

Des gens qui mangent des frites et boivent de la bière dans la salle du Théâtre de la Colline : c'était du jamais-vu, et c'est arrivé, à l'entracte – pardon, à la mi-temps – de *Stadium*, le formidable spectacle de Mohamed El Khatib qui a soulevé l'enthousiasme, mercredi 27 septembre, au soir de la première. Il réunit une cinquantaine de supporters du RC Lens, avec qui le metteur en scène a travaillé pendant des mois, pour qu'ils nous racontent leur vie, en respectant le temps d'un match, deux fois quarante-cinq minutes.

Mohamed El Khatib ne s'est pas lancé par hasard dans ce projet : il a été milieu de terrain dans l'équipe de France junior. Il voulait rendre compte de la passion qui entoure le football, de ce qu'elle entraîne et représente pour ceux chez qui elle devient centrale. Il a choisi de le faire

avec les supporters du RC Lens, considérés comme les plus fervents de France, avec ceux de l'AS Saint-Etienne.

Inutile de connaître le football pour apprécier *Stadium* : même ceux qui ne font pas la différence entre un penalty et un tir au but s'y retrouvent. Le spectacle, c'est avant tout le théâtre d'une communauté qui se retrouve derrière un étendard : « *Fier d'être lensois.* » Et cette communauté est loin d'être homogène : contrairement à l'image que donnent les supporters, que l'on a tendance à considérer comme une masse quand on ne fréquente pas les stades, elle se déploie sur le plateau dans toute sa diversité, et devient humaine, incarnée par des gens qui n'auraient jamais pensé se retrouver un jour dans un théâtre, et à qui Mohamed El Khatib offre l'occasion unique d'apparaître tels qu'ils sont.

L'exercice est périlleux, comme toujours en la matière : il faut

éviter la sociologie de bas étage, et surtout l'écueil redoutable du voyeurisme, face à un public qui, lui, a la chance d'aller au théâtre et pourrait toiser les supporters du haut de sa culture, en oubliant qu'eux-mêmes ont la leur. C'est là que Mohamed El Khatib réussit : passées les premières minutes de surprise, il fait entrer le public dans un monde, avec une justesse, une drôlerie et une tendresse qui cassent les barrières entre la salle et la scène. Le décor de *Stadium* est on ne peut plus simple : un gradin en fer, face au public, et, sur le côté, une caravane, la « Friterie Momo », à laquelle chacun est invité à se ravitailler à la mi-temps.

Attachement sans limites

Le spectacle commence par un clin d'œil : un homme joue l'air des trompettes d'Avignon de Maurice Jarre, puis enchaîne avec le « Olé » des stades. Et c'est parti pour le défilé des supporters,

**Ce sang et or,
ce ne sont pas
seulement
les couleurs
du Racing, mais
un ciment qui
soude les gens**

que l'on voit filmés, dans les cafés ou chez eux, et qui viennent, seuls ou en groupes, témoigner de leur attachement au RC Lens. Pour la plupart, cet attachement est sans limites, mais il s'inscrit à chaque fois dans le cadre d'une vie, et d'une ville ouvrière pauvre, autrefois communiste et aujourd'hui gagnée par le Front national (48,19 % aux dernières élections législatives). Jonathan, la trentaine, y pense quand il entre dans un stade : petit-fils de mineur communiste, il est resté

communiste, et œuvre comme « Capo » – chef d'un groupe de supporters – en précisant bien que le mot n'a rien à voir avec les « Kapo » nazis, mais provient de l'italien.

Jonathan parle des gens « *qui se saignent pour venir au stade* », et de ces « *quatre-vingt-dix minutes pendant lesquelles on oublie tous nos soucis* ». Il avoue qu'il a « *gâché sa famille* » pour le foot, « *plus fort que tout* ». Un ultra, lui, raconte qu'il est prêt à divorcer, parce que sa femme trouve qu'il passe trop de temps avec son équipe. Violence sociale, violence dans les stades : la question est abordée de front, comme celle, qui représente l'envers du décor, de la solidarité entre les supporters, en dehors des stades. Car ce sang et or qui peut envahir jusqu'aux murs des maisons, ce ne sont pas seulement les couleurs du RC, mais un ciment qui soude les gens, dans le quotidien. Une famille en est un bel exemple :

celle d'Yvette, 85 ans, dix enfants, des dizaines de petits et d'arrière-petits-enfants. Quelques-uns ont réussi, tous reviennent le dimanche chez elle. A la Colline, mercredi 27, ils ont chanté *Les Corons*, de Pierre Bachelet, pour l'anniversaire d'une fille d'Yvette. C'était un moment fort, comme il y en a beaucoup dans *Stadium*, où des pom-pom girls, un prêtre, des arbitres, des mascottes... viennent rendre compte d'une passion « foot ». A la fin, les supporters sortent par la salle, et la fanfare entraîne le public dans le hall. ■

BRIGITTE SALINO

.....
Stadium, de Mohamed El Khatib. Avec 58 supporters du Racing Club de Lens. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris-20^e. Tél. : 01-44-62-52-52. Du mardi au samedi, à 20 h 30 ; dimanche 1^{er} octobre, à 20 heures. De 15 à 30 €. Durée : 1 h 45. Jusqu'au 7 octobre.

L'Équipe – 24 septembre 2017

Fiers de Lens

Dans le cadre du Festival d'automne de Paris, la pièce de théâtre « Stadium » met à l'honneur les supporters du RC Lens. Ils racontent leur passion pour leur club.



Yohanne Lamoulière

Yvette, quatre-vingt-cinq ans, écharpe du RC Lens autour du cou, est une des héroïnes de la pièce « Stadium ».

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
JOCELYN LERMUSIEUX

TOURS - L'hymne de la Ligue des champions retentit. Maillot sang et or floqué 85 [son âge] sur le dos, un petit bout de femme aux cheveux blancs quitte son siège au premier rang et monte lentement sur scène. Une haie d'honneur colorée de pom-pom girls escorte Yvette Dupuis jusqu'à une estrade métallique, où sont assis une trentaine de membres de sa famille (piochés parmi ses dix enfants, trente-deux petits-enfants et vingt-neuf arrière-petits-enfants) unis par la même passion du RC Lens. « *J'ai voulu poser un bout de tribune de Bollaert sur scène* », explique Mohamed el-Khatib, concepteur et réalisateur de *Stadium* (*), une ode aux supporters. Dans cette « *performance documentaire* » au charme foutraque, les fans lensois, épaulés par une poignée de comédiens professionnels, évoluent dans un cadre plus vrai que nature. Garée sur scène, la baraque à frites *Momo* (starisée dans *Bienvenue chez les Ch'tis*) n'est pas là que pour la déco : à l'entracte, le public est invité à écluser bières au fût et à tailler le bout de gras avec la joyeuse troupe d'amateurs. « *Pour moi, ce ne sont pas des acteurs amateurs, ce sont des experts de leur vie, précise El-Khatib. Ils sont irremplaçables. Ça n'aurait aucun sens d'engager des acteurs et de leur demander de prendre l'accent ch'ti, je trouverais ça pathétique !* »

**“J'ai voulu confronter
« le meilleur public de France »
au public du théâtre »**

MOHAMED EL-KHATIB, RÉALISATEUR DE « STADIUM »

Fils d'ouvrier, El-Khatib fut un milieu de terrain prometteur, avant de se faire les croisés. Il disputa un trente-deuxième de finale de Coupe de France en 1998 avec Saint-Jean-de-la-Ruelle (DH) (2-3 contre Beauvais, D2). « *J'ai voulu confronter "le meilleur public de France" au public du théâtre, explique-t-il. Le stade est un des derniers espaces de mixité sociale. Plutôt que de monter un énième Mo-*

lière avec l'acteur un peu coté du moment, je trouve plus subversif de faire monter Yvette sur les planches qui est une France populaire qu'on ne voit plus au théâtre. » Pour écrire *Stadium* « *au texte à 90% documentaire* », El-Khatib et l'équipe du collectif Zirlib ont passé une saison en immersion dans le kop de Bollaert. Sur scène, les anecdotes croustillantes, tels un déplacement épique de trente-sept heures à Monaco à bord d'une bagnole sans permis, ou les joutes de banderoles vachardes (« *Stoppez les essais nucléaires à Mururoa* »... « *Faites-les à Valenciennes* ») alternent avec des tableaux poétiques. Comme cet émouvant numéro de soliste où Georges, cinquante-neuf ans, fait flotter son drapeau de 22 m² accompagné du *Cum Dedit* de Vivaldi. « *J'en ai la chair de poule, confie ce cuisinier au fin collier de barbe. Être tout seul dans la lumière, c'est impressionnant.* » Engagée, la pièce se fait aussi plaidoyer pour les ultras. « *Quand on voit la communion avec le public qui chante avec la fanfare à la fin, c'est fabuleux* », apprécie Ludovic, capo du Kop Sang et Or, imperméable au trac. « *À Bollaert, j'ai l'habitude d'avoir des dizaines de milliers de personnes devant moi, alors ce n'est pas quelques centaines de spectateurs qui vont m'impressionner.* » Ce moustachu affable de trente-six ans, qui n'avait jamais mis les pieds dans un théâtre, y « *prend goût* » mais pointe un problème de calendrier. Plusieurs représentations sont prévues en même temps que des matches de Lens en L2 : « *J'ai déjà prévenu "Momo" (El-Khatib). Ces soirs-là, il devra faire sans moi.* »

« *C'est la principale difficulté de ce projet, concède le metteur en scène. Je dois toujours avoir un plan B pour pallier une défection de dernière minute.* » Cette logistique risque d'être encore plus complexe en 2018, car une tournée est prévue outre-Atlantique, à Santiago du Chili puis à New York. « *Il faudra voir comment on s'organise, souligne Colette, une fille d'Yvette. Même n'est jamais sortie du bassin minier et n'a jamais pris l'avion. Il va falloir lui faire un passeport...* » **E**

(*) Au théâtre national de la Colline à Paris, du 27 septembre au 7 octobre. Puis en tournée dans toute la France.



Pascal Victor/ArtComPress

Regarde les gradins

Avec *Stadium*, MOHAMED EL KHATIB inverse la perspective et braque les projecteurs sur les supporters. Plus précisément sur ceux du RC Lens, qui confessent ici un amour sans failles pour leur club de foot.

CONFRONTER LE PUBLIC DU FOOTBALL À CELUI DU THÉÂTRE.

Découvrant un article de *L'Equipe* dans lequel les supporters du Racing Club de Lens étaient qualifiés de "meilleur public de France", Mohamed El Khatib a l'idée de *Stadium*, un spectacle où les héros de la soirée ne sont ni des joueurs, ni des acteurs mais ceux qui les regardent. Cet improbable rendez-vous entre fans du ballon rond et amateurs de dramaturgie s'ouvre sur le solo d'un trompettiste. Symbole qu'il suffit d'un peu d'humour pour rendre l'accord entre ces deux mondes possible, le fameux jingle de Maurice Jarre annonçant le début des spectacles du Festival d'Avignon s'hybride bientôt des rythmiques de l'incontournable *En er mundo*, le paso doble de Juan Quintero Muñoz dont les olés enflamment les gradins des stades.

Dès l'enfance et bien avant sa découverte du théâtre, Mohamed El Khatib pratique le football à haut niveau en intégrant l'équipe de France junior. Avec *Stadium*,

il relève le gant de laver l'honneur des supporters des "sang et or" en leur offrant un droit de réponse sur son plateau. Faut-il rappeler l'épisode désolant de cette banderole déployée en 2008 dans une tribune du Stade de France où les Parisiens franchissaient la ligne de touche de l'obscène en affichant "Pédophiles, chômeurs, consanguins, bienvenue chez les Ch'tis", suivie de cette autre dépliée en forme d'excuses lors du match suivant : "Désolés, on ne savait pas que vous saviez lire."

Respectueuse du chronométrage, la pièce se joue en deux périodes de quarante-cinq minutes. Il suffit d'un gradin courant sur la largeur de la scène pour planter le décor. Devenue raison de vivre des supporters, leur fidélité au stade Bollaert va bien au-delà de l'espoir de voir leur équipe accéder au Graal de la Ligue 1. Pour mettre des visages sur cette foule, Mohamed El Khatib convoque un arbitre, un prêtre et un élu tout autant qu'un représentant

des Ultras et le président du kop sang et or. Chaque prise de parole raconte l'intime d'un engagement. Mais, c'est le clan des Dupuis qui emporte la coupe de l'adhésion sans faille. Réunissant la quarantaine de ses membres autour de leur grand-mère Yvette, qui vient de fêter ses 85 ans, cette famille sous influence ne vibre qu'à travers le culte qu'elle voue au RC Lens.

A la mi-temps, une baraque à frites s'ouvre sur le plateau pour permettre à chacun de boire et de se restaurer sans sortir de la salle. D'un défilé de pom-pom girls à une réunion de mascottes, tout concourt à l'éloge d'une convivialité débarrassée des avatars haineux des guerres entre clubs. La générosité de cette humanité mise à nu gagne la partie. **Patrick Sourd**

Stadium de Mohamed El Khatib, conception et réalisation de l'auteur et Frédéric Hocké, du 27 septembre au 7 octobre, La Colline-Théâtre national, Paris XX^e, avec le Théâtre de la Ville, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, puis en tournée

STADIUM

Mohamed El Khatib

Stéphane Malfettes

Dans sa nouvelle création, Mohamed El Khatib relie l'univers des supporters du RC Lens à celui du théâtre. Il continue ainsi de confronter l'art théâtral à ce qui lui est étranger, en faveur d'une dramaturgie du réel.

■ À défaut de faire des étincelles en championnat, le RC Lens fanfaronne en ligue 1 des institutions culturelles. En 2016, le musée du Louvre-Lens avait présenté l'exposition *RC Louvre. Mémoires Sang et Or*. Conçue comme un portrait de groupe des supporters lensois, elle célébrait les noces des deux principales fiertés du bassin minier : son club de foot et son Louvre. Pour l'occasion, une collecte d'objets avait été organisée auprès des fidèles du stade Bollaert : photos dédicacées, posters, drapeaux, fanions, maillots et billets de match avaient ensuite fait leur entrée au musée par la grande porte. Jamais écharpes de supporters ne s'étaient trouvées dans une telle proximité avec des toiles de maîtres. Après cette consécration muséale, les Sang et Or se lancent désormais à la conquête des hauts lieux du spectacle vivant. Théâtres nationaux, scènes nationales et festivals arbitres du bon goût international font monter sur scène 53 supporters dans un spectacle intitulé en toute simplicité *Stadium*. Le maître d'œuvre de ce clash des cultures est Mohamed El Khatib dont l'une des précédentes créations, *Finir en beauté* (2014), a fait de lui un homme de théâtre à succès. Seul en scène, il racontait une histoire, la sienne, et celle de Yamna El Khatib, sa mère. Une histoire sans aucun suspense : « À la fin on sait qu'elle meurt et que son fils est très très triste. » Autre jalon important de son travail théâtral, *Moi, Corinne Dadat* (2015), « ballet documentaire pour une femme de ménage et danseuse » qui accomplissait une immersion en profondeur dans le quotidien de la technicienne de surface d'un lycée de Bourges. En quelques années, Mohamed El Khatib s'est imposé comme le champion d'une dramaturgie du réel qui

Toutes les images /all images:
Mohamed El Khatib. « Stadium ». 2017.
(© Pascal Victor/ArtoomPress).



met en scène des instantanés de vie en évitant les chausse-trappes du « faire théâtre ». La force motrice de son processus créatif est d'ouvrir le théâtre à ce qui lui est étranger. Sa pratique de la scène cherche à court-circuiter les discriminations culturelles et les mécanismes de l'entre-soi. Il mène une croisade contre l'homogénéité des programmations et la reproduction des systèmes de cooptation et de réseau en tout genre. « Mon travail, dit-il, consiste à démonter les rapports de domination en questionnant la façon dont on fait du théâtre ».

SCULPTURE SOCIALE

Le défi esthétique de *Stadium* s'énonce à la manière d'une boutade : confronter le public de théâtre « au meilleur public de France », réputation qu'ont les supporters lensois. « Comme si je prélevais un morceau de tribune et que je le posais tel quel sur scène, avec 53 supporters du RC Lens dedans. » Construit dans les années 1930 par la Compagnie des mines et ses mineurs, le stade Bollaert symbolise l'attachement à-la-vie-à-la-mort de plusieurs générations de Sang et Or. « Qui n'est jamais allé dans la tribune Marek du stade Bollaert ne sait pas ce



qu'est le spectacle vivant ! », assène Mohamed El Khatib. Il faut en tout cas avoir assisté à un match à Lens pour comprendre ce qu'une expression aussi galvaudée que « ferveur populaire » veut vraiment dire. Si les fans de foot fascinent, ceux du RC Lens sont les plus fascinants de tous. C'est ce que montre le spectacle de Mohamed El Khatib, non sans charrier quelques ambiguïtés. Dans une région où les indicateurs de santé publique sont les pires de l'Hexagone – chômage, alcoolisme, suicide, vote FN, séquelles de l'exploitation minière –, la passion pour un club de football peut prendre des tournures pathologiques, de l'aveu même des principaux intéressés. On pourrait appeler ça le paradoxe du supporter. La démarche de Mohamed El Khatib se hisse bien sûr au-delà de tout jugement. Il est question de faire entendre sur une scène de théâtre la parole d'anonymes sans la réécrire ni l'altérer. Des documents vivants sont filmés, prélevés, rejoués, assemblés. Dans cette perspective, « les pom-pom girls du RC Lens, c'est comme des ready-made », selon une formule de l'artiste reprise par le magazine *So Foot* (n°147, juin 2017). Si Duchamp est de la partie, pourquoi pas Beuys ? Son concept élargi de l'art comme « sculpture sociale » fonctionne à merveille dans le contexte qui nous intéresse. Mohamed El Khatib et les supporters de Lens font œuvre commune en mobilisant tous les stéréotypes qui structurent la représentation des Sang et Or. Outre les pom-pom girls aux couleurs du club, se retrouvent sur scène la friterie « Momo » (rendue célèbre par le film *Bienvenue chez les Ch'tis*), les fanfares de tribune, les mascottes bout-en-train, les chaises buvette en plastique et *les Corans* (chanson de Pierre Bachelet devenue hymne des mi-temps). Le décorum folklorise la banalité du quotidien pour épuiser d'emblée tous nos préjugés. Le dispositif d'énonciation recourt à la même stratégie pour émanciper la parole des réductions caricaturales et des rengaines télévisuelles. Le théâtre-réalité de Mohamed El Khatib ne congédie pas confessions intimes, brèves de comptoir, inserts didactiques et entretiens-vérité menés par l'artiste présent sur scène et en coulisse. Mêmes les ultras ont droit de cité pour rétablir certaines vérités sur la violence dans les stades ou passer aux aveux concernant leur hiérarchie affective : « En premier, mes quatre enfants ; ensuite, le RC Lens ; et enfin, ma femme. » Le spectacle déroule à l'envi son lot de séquences-émotion, moments de grand malaise et effets de distanciation comique lorsque, par exemple, Kevin dit : « Tu vas à Bollaert, sur 26 000 personnes, t'as 12 000 Kevin quand même. » La part voyeuriste de sa démarche, Mohamed El Khatib l'a expliquée dans un entretien publié par la revue *Volailles* (n°1, 2012) au mo-



ment où il préparait *Moi, Corinne Dadat*: « Au prétexte de ne pas tomber dans l'obs-cénité télévisuelle on en vient à ne fabriquer que du théâtre inoffensif. La dimension voyeuriste est un moteur stimulant. Elle pose la question du regard du spectateur dans notre dispositif et nous invite à déjouer les attentes en produisant du discernement à partir du fantasme que chacun se fabrique de la vraie femme de ménage. »

STUPEUR ET TREMBLEMENTS

Au-delà d'une petite anthropologie du supporter en milieu défavorisé avec ses rituels et ses exultations pavloviennes, *Stadium* met l'accent sur les aventures intimes dans toute leur humaine complexité. Les joies et les peines des soirs de match entrent en résonance avec les drames existentiels. Stupeur et tremblements quand on découvre qu'une trentaine des protagonistes du spectacle sont issus de la même famille. Tous unis autour d'Yvette Dupuis, 85 ans, à la tête d'un effectif de 10 enfants, 32 petits-enfants et 29 arrière-petits-enfants. Tous unis par la passion du RC Lens. Tous unis par la douleur de la perte prématurée d'une des leurs. En s'intéressant aux supporters d'un club emblématique, Mohamed El Khatib creuse le sillon d'un théâtre de l'intime, à la fois individuel et universel, où remuer un drapeau géant dans un stade tous les 15 jours pendant 90 minutes est une cérémonie personnelle en hommage à une mère disparue. ■

Stéphane Malfettes est responsable de la programmation culturelle du Palais de la Porte Dorée et collaborateur régulier d'artpress.

Stadium Mohamed El Khatib

In his latest production, Mohamed El Khatib connects the world of supporters of the RC Lens soccer club with the theater world.

The RC Lens soccer club may not win championships, but they do feature in the premier league of cultural institutions. In 2016, the Louvre's satellite museum in Lens presented the exhibition *Mémoires Sang et Or*, a reference to the team's colors, red ("blood") and gold. A group portrait of the team's local supporters, it brought together the former coal-mining region's two main current sources of pride, its soccer team and its Louvre. The collection of objects donated by faithful fans for the occasion—autographed photos, posters, club flags and pennants, jerseys and game tickets—celebrated a cultural match. Never had fans' scarves been found so close to paintings by great masters. After this consecration, a celebration of the Blood and Gold in the theater world was the next trophy for RC Lens fans. National theaters and festivals considered arbiters of good taste are spotlighting a show simply named *Stadium* that brings fifty-three fans onstage. The man behind this clash of civilizations is Mohamed El Khatib, who first achieved success in theater with his 2014 *Finir en beauté* (To End on a High Note, 2014), a one-man show in which he told a story about himself and his mother, Yamna El Khatib. There was no suspenseful plot—"everyone knows that

in the end she dies and her son is very, very sad." Another important milestone in his theatrical career was *Moi, Corinne Dadat* (2015), "a documentary ballet for a cleaning woman and dancer," about an employee at a Bourges public high school. Within a few years, El Khatib emerged as the champion of a theater of the real who stages snapshots of life while avoiding the pitfall of over-theatricality. The driving force in his creative process is his ability to open up theater to experiences that are not his own. His practice consists of short-circuiting cultural discrimination and elitist in-group and identity politics. He is on a crusade against homogeneous theater programming and the reproduction of any kind of cooptation and networking systems. "My work," he says, "consists of dismantling relations of domination by challenging the way we do theater."

SOCIAL SCULPTURE

El Khatib uses a wisecrack to define the aesthetic challenge that *Stadium* sets out to meet: to bring together theater fans and "France's top fans," as Lens supporters are known. "It's as if I took a few rows of stadium seats with fifty-three Lens supporters on them and plopped them down onstage." Bollaert stadium, built in the 1930s by the mining company and its miners, symbolizes the unwavering faith of several generations of Blood and Gold fans. "Anyone who hasn't sat in the Marek stands at Bollaert stadium has no idea of what a live show can be," El Khatib intones. At any rate, you have to attend a RC Lens match if you want to understand the true meaning of the cliché describing an audience "at fever pitch." If soccer fans are fascinating, RC lens fans are the most fascinating of all, at least in France. That's clearly demonstrated in El Khatib's production, even if it's slightly ambiguous at times. In a region whose public health indicators are the country's worst—unemployment, alcoholism, suicide, support for the far-right National Front and the physical scars left by its mining past—the popular passion for a soccer team can take on a pathological dimension, as even fans admit. This can be called the paradox of the supporter. El Khatib's approach is anything but judgmental. He lets these anonymous men and women speak on a theater stage without rewriting or in any other way changing their words. He also shoots and edits documentary footage, sometimes live and at others reconstitutions. For him, therefore, "RC Lens cheerleaders are like a ready-made," as he explained in the fan magazine *So Foot* (no. 147, June 2017). If Duchamp is in the house, why not Beuys? The latter's extended conception of art as "social sculpture" works very well in this context. El Khatib, like RC



« LES VRAIS RISQUES, CE N'EST PAS NOUS QUI LES PRENONS »

Supporters du RC Lens, femme de ménage ou parents endeuillés : Mohamed El Khatib les invite tous à jouer leur propre rôle sur scène. Une façon pour lui d'être « au plus près de la vie » et de sonder, inlassablement, les conventions du théâtre contemporain.

Texte : Thomas Ancona-Léger, à Avignon

Photographie : Édouard Jacquinet, pour *Mouvement*

Avignon, deuxième semaine de festival. En ce début d'après-midi brûlant, la foule a déserté les rues pour prendre d'assaut les terrasses de la place des Corps-Saints. Une silhouette fine se détache en contre-jour. Lunettes de soleil, short et sac à dos : Mohamed El Khatib se fond dans la faune festivalière comme un glaçon dans un verre de Pac à l'eau.

« Il y a trois ans, j'aurais dormi dans une chambre d'étudiant surchauffée, au quatrième étage », lâche-t-il depuis son Airbnb plutôt coquet du centre-ville. Ce n'est plus en outsider mais en metteur en scène à l'agenda bien rempli qu'il séjourne à Avignon. S'il ne présente aucun spectacle cette année, El Khatib garde en tête ce qu'il doit à cette ville. C'est ici, au Théâtre de la Manufacture, qu'il se fait connaître du grand public en 2015 avec *Finir en beauté*, une pièce sur la mort de sa mère qui évoque l'absurdité du « travail de deuil », encensée par la critique et dont le texte est récompensé l'année suivante par le Grand prix de littérature dramatique. « Avignon, j'allais presque dire que j'y suis né. »

Originaire de Beaugency, une petite ville traversée par la Loire, à une trentaine de kilomètres d'Orléans, Mohamed El Khatib a 22 ans lorsqu'il foule pour la première fois les rues du festival. Bafa en poche, il participe aux Ceméa, un mouvement

d'éducation populaire qui encadre des groupes de lycéens venus découvrir le théâtre. Cela se passe un certain été 2003, au début de la réforme du statut d'intermittent et du bras de fer avec le gouvernement. « On était juste à côté d'ici », se souvient-il. « Le festival a été annulé, des AG se montaient partout. D'un coup, on sortait des pages culture des journaux pour arriver dans les pages éco et politique. » Le surgissement de la réalité économique et des conflits sociaux au sein du monde du spectacle : un effet de débordement qui structure son approche du théâtre.

« À petite échelle, j'essaie de recréer le monde à un état densifié, de ralentir un peu le réel. » Pour *Stadium*, l'une de ses dernières créations, il collabore avec une cinquantaine de supporters du RC Lens. Envisagé comme un « ready-made », le spectacle se veut le « prélèvement d'un morceau de tribune ». « Être supporters lensois, c'est leur plus petit dénominateur commun : il y a des médecins, des avocats, des manutentionnaires, des chômeurs, une mixité sociale que l'on retrouve dans très peu d'endroits et malheureusement pas assez au théâtre. » Sur scène, El Khatib est à leurs côtés. « Je me mouille avec eux, en tant qu'auteur parti faire des rencontres. S'ils ne sont pas contents, ils peuvent me le dire en direct, ils ne s'en gênent pas d'ailleurs. » Supplanter l'acteur par des personnes jouant leur propre rôle, un parti pris initié avec

Moi, Corinne Dadat, une pièce qui met en scène une femme de ménage et une danseuse professionnelle. Certains la taxeront d'« exhibitionnisme ». Ces critiques, le metteur en scène les bat en brèche. « *Ce qu'on donne à voir peut paraître exotique pour celui qui n'a pas vu de pauvres depuis 20 ans. L'instrumentalisation est réciproque, moi je le fais car ça sert mon geste, et mes acteurs y trouvent un intérêt parce qu'ils vivent quelque chose, partagent leurs valeurs et aussi parce qu'ils sont payés.* »

Bricoler le social

Dans cette zone grise déstabilisante qui se situe entre réalité et fiction, Mohamed El Khatib navigue à vue. « *L'art dramatique est une pratique qui m'est étrangère [...]. Je n'ai pas l'impression d'aller vers telle ou telle forme, mais plutôt d'être au plus près de la vie* », peut-on lire dans l'interview de la feuille de salle qui accompagne *Stadium* et *C'est la vie*, une pièce dans laquelle deux acteurs partagent sur scène leur expérience, respectivement et vécue, du décès de leur enfant. Et s'il se permet quelques arrangements avec la réalité pour des raisons narratives, il s'empresse de rétablir les faits dans un document intitulé « fact-checking », comme pour ne pas les dissoudre dans la fiction jusqu'à les rendre imperceptibles.

Être supporters lensois, c'est leur plus petit dénominateur commun : il y a des médecins, des avocats, des manutentionnaires et des chômeurs

Quel besoin de porter sur scène les imperfections de notre monde social, telle la perte d'un enfant ? « *Pour le mettre à distance, le questionner. Le tabou de la mort d'un enfant, personne ne voulait en entendre parler, des Yvette, [une octogénaire supporter du RC Lens dans Stadium - Nda], on n'en voit pas au théâtre. Pourquoi sont-ils absents des plateaux ? Le théâtre crée du lien mais seulement entre une partie de la population... Ce que je fais est une manière de le réparer car c'est un outil que j'aime.* » Entre deux spectacles, le metteur en scène rêve parfois d'une insurrection théâtrale. « *Il pourrait tout à fait se produire qu'à la fin d'une représentation de Stadium, s'il y a un problème politique, les ultras disent : "O.K., là on est 700 dans la salle, on sort bloquer la préfecture." D'un coup, le théâtre passerait à l'acte.* » En attendant, il accepterait de prendre les rênes d'un lieu de représentation, si l'opportunité se présente, mais en banlieue de préférence ou sur « *un territoire abîmé où il y aurait un travail de réconciliation à mener* ». « *Abîmé* », « *outil* », « *réparer* » : avec un vocabulaire de bricoleur, Mohamed El Khatib a parfois des airs d'ingénieur du corps social. Et pour cause : docteur en sociologie et titulaire d'un DEA en géographie, on ne se refait pas si facilement.

Biais scientifique

S'il serait malhonnête de lui faire un tel procès, El Khatib concède de lui-même un certain biais scientifique, jusque dans le processus de création, qu'il mène avec une rigueur quasi ethnographique, n'hésitant pas à s'entourer de chercheurs. « *J'aime l'idée bourdieusienne qui consiste à se poser la question d'où l'on parle.* » Une injonction à l'objectivation qu'il applique autant à ses pièces, « *sans intérêt si elles ne questionnent pas leurs propres moyens d'exister* », qu'au théâtre en général. En découle un discours où se mêle critique du théâtre bourgeois, sensibilité aiguë aux questions de violence symbolique et une aversion prononcée pour l'entre-soi. On lui a d'ailleurs fait comprendre qu'avec cette liberté de ton, il prenait quand même quelques risques. « *Mais si je ne les prends pas, qui le fera ?* » se demande-t-il, avant de nuancer : « *Les vrais risques, ce n'est pas nous qui les prenons. Ce n'est que du théâtre, après tout.* »

En comptant sur ses doigts, il fait la liste de ses créations, sept au total. « *Ça fait une par an !* » Désormais, à 37 ans seulement, Mohamed El Khatib est artiste associé au Théâtre de la Ville à Paris. Cette reconnaissance, il la mesure à la liberté dont il jouit pour mener ses projets. Une liberté financière, mais aussi celle de pouvoir décider où jouer. « *Je ne vois pas pourquoi j'irais rafraîchir la case expérimentale d'une scène nationale qui vend du divertissement de masse au kilomètre.* » Pourtant, depuis l'autre côté de la galère, il avoue ressentir une forme de responsabilité envers ceux qui n'ont pas accès à ces cercles-là. « *Si mon mode de vie est de plus en plus bourgeois, intimement – et c'est un peu cliché – je serai toujours un fils d'ouvrier. Je ne peux pas du jour au lendemain oublier les luttes.* » El Khatib, le « *fil de prolo* », un titre qu'il réfute mais un terreau social dans lequel il pioche la matière première de son travail. « *J'éprouve un certain plaisir à cultiver cet héritage, c'est une manière de rendre hommage à mes parents et de poursuivre le combat des classes populaires.* »

Ce combat, il se dit d'ailleurs prêt à le mener sur d'autres fronts que celui du théâtre si d'aventure il se sent lassé, empêché ou simplement s'il n'a plus rien à dire. « *Je pourrais devenir instit', travailler dans le social ou l'éducatif, je ne prendrais pas ça pour un déclassement.* » Depuis la mort de sa mère, il ressent une sorte de futilité croissante vis-à-vis des problèmes inhérents à la profession. Rejeter l'illusion théâtrale, se soustraire à la vanité du milieu. « *Parce qu'il y a la vie, et le théâtre, à côté, qui en fait partie.* » •

Thomas Ancona-Léger

- > *Moi, Corinne Dadat*, du 7 au 9 septembre au festival La Bâtie, Genève ; le 8 novembre au Théâtre du Cormier, Cormelles-en-Parisis
- > *Finir en beauté*, le 11 septembre à la Fondation Cartier, Paris ; du 12 au 14 septembre au festival La Bâtie, Genève ; du 5 au 9 décembre au Théâtre du Grand Marché, La Réunion
- > *Stadium*, du 21 au 22 septembre au Quai, Angers ; du 27 septembre au 7 octobre au Théâtre de la Colline, Paris, dans le cadre du Festival d'Automne ; le 12 octobre au Théâtre de Saint-Germain-en-Laye ; le 13 octobre au Théâtre de Chelles ; le 14 octobre au Théâtre Louis Aragon, Tremblay-en-France ; le 21 octobre au Channel, Calais ; le 10 novembre à l'Avant-Scène, Colombes ; les 16 et 17 novembre au Théâtre du Beauvais, Beauvais ; les 24 et 25 novembre au Festival Mettre en scène, Rennes
- > *C'est la vie*, du 30 octobre au 7 novembre à Théâtre ouvert, Paris, dans le cadre du Festival d'Automne ; du 9 au 22 novembre au Théâtre de la Ville, Paris

Stadium

LE QUAL ANGERS / THÉÂTRE DE LA COLLINE / TEXTE MOHAMED EL KHATIB / CONCEPTION ET MES MOHAMED EL KHATIB ET FRED HOCKÉ

Mohamed El Khatib poursuit son exploration de la sphère de l'intime et éclaire l'univers des supporters de football. Quand les gradins du stade font face à ceux du théâtre : une rencontre palpitante se noue !

Pourquoi avez-vous choisi d'explorer l'univers des supporters de football pour créer ce nouvel opus ?

Mohamed El Khatib : Cette création s'inscrit dans la continuité de mon travail. Être supporter de foot, c'est une passion souvent dévorante qui influe considérablement sur la vie

des gens. J'ai voulu donner à voir de l'intérieur ce milieu plus divers qu'on l'imagine. Mon père est supporter de foot, et j'ai moi-même joué longtemps au foot à un haut niveau. J'ai constaté que le supporterisme, loin de se définir comme un penchant grégaire unissant un ramassis de gens brillards, alcoolisés et racistes, forme au contraire un espace démocratique qui rassemble des gens très différents, permet un brassage de classes et des



Mohamed El Khatib, arpenteur de terrains de jeu inédits.

© Pascal Victor/ArtcomPress

« Comme si je prélevais un morceau de tribune et que je le posais sur scène, avec 53 supporters du RC Lens. »

rencontres favorisant le lien social et intergénérationnel. À l'échelle des dizaines de milliers de supporters qui se déplacent, le nombre d'incidents violents est d'ailleurs dérisoire. De plus, la question des ultras m'intéresse dans sa dimension politique. Ils se battent contre la privatisation des stades. Cette militance des supporters défendant leurs droits est un aspect méconnu de cet univers que j'ai découvert à l'occasion de cette création.

Où et comment avez-vous procédé pour préparer cette création ?

M. E. K. : J'ai choisi le Racing Club de Lens, bien connu pour la ferveur de son public. Pendant deux ans d'immersion, nous sommes allés voir les matchs, nous avons rencontré les gens dans les bars, chez eux... Il faut que la confiance s'installe, c'est une longue phase préparatoire. Les matchs attirent des supporters fidèles et nombreux, même si Lens reste pour l'instant relégué en deuxième division. La mythique tribune Marek, très populaire, demeure formidablement festive : c'est du spectacle vivant à fort suspense qui se joue ! Il existe à Lens une culture historique et ouvrière, une tradition minière et communiste. L'un des supporters m'a fait remarquer avec tristesse que sur les quelque 30 000 personnes présentes dans le stade, la moitié vote Marine Le Pen. La pièce met en jeu des débats, traverse des questions sociologiques, économiques et politiques.

À quelle forme théâtrale aboutissez-vous ?

M. E. K. : Une forme inédite, qui n'est ni un spectacle ni une performance. Comme si je prélevais un morceau de tribune et que je le posais sur scène, avec 53 supporters du RC Lens. De l'enfant de 8 ans à Yvette, 85 ans. Je suis présent sur le plateau et joue les intermédiaires. Nous recréons les conditions de la rencontre, et organisons la confrontation entre le public de football et le public de théâtre...

Propos recueillis par Agnès Santi

Le Qual, CDN, cale de la Savatte, 49000 Angers. Du 20 au 22 septembre à 20h. Tél. 02 41 22 20 20.

Théâtre de la Colline, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 27 septembre au 7 octobre, du mardi au samedi à 20h30, dimanche à 16h. Tél. 01 44 62 52 52. Avec le Festival d'Automne à Paris et le Théâtre de la Ville. Durée : 1h45. Tournée pendant la saison 2017/2018.

avec la trappe aux oiseaux, qui représente un paysage extrêmement serein, renvoyant à l'idée d'une communauté réconciliée, d'un village plein de tendresse et d'amour. Laura va avoir la tentation de se fondre dans le tableau, en une sorte de suicide métaphorique, un peu comme le Wang-Fô de Yourcenar. Mais ce n'est pas une solution de s'enfermer dans l'art. Il n'y a pas que la beauté dans l'art. Donc Piemme invente une deuxième fin : Laura installe son clavier devant une gare et se met à chanter, pour que d'autres viennent chanter avec elle.

Jean-Marie Piemme est votre auteur fétiche. Pourquoi ?

J. B. : Ce texte-là est écrit à la Jean-Marie : bourré de raccourcis, d'ellipses, selon une écriture qu'on pourrait dire en route, très bigarrée, qui raconte l'acte d'écrire, y mêle du récit et des aspects dramatiques. Selon moi, c'est un des auteurs contemporains les plus importants, qui embrasse l'écriture avec des renouvellements formels et esthétiques continus. Il est aussi un pédagogue très important, qui a formé plusieurs générations de metteurs en scène et d'auteurs. Et il est un observateur essentiel du rapport au théâtre et au monde. Il sait faire preuve d'une acuité très convaincante ! Ce qui m'a peut-être le plus touché dans cette pièce, c'est que Laura, au lieu de céder aux raccourcis qui pourraient la mener à l'extrême droite, se retrousse les manches. Elle fait la nique au cynisme, elle garde des valeurs et essaie de refaire société à son petit niveau, en ne perdant jamais le goût du combat.

Catherine Robert

Nest. Théâtre en Bols, 15, route de Manom, 57100, Thionville. Du 11 au 18 octobre. Tél. 03 82 82 14 92. www.nest-theatre.fr

Festival d'automne : Mohamed El Khatib, le théâtre, la vie, le foot

La parole est à l'auteur et metteur en scène, dont deux spectacles ainsi qu'une conversation sur scène avec le réalisateur Alain Cavalier sont au programme.



Mohamed El Khatib raconte le chemin qui l'a mené de part et d'autre de la Méditerranée, sur les rives du théâtre et du cinéma. Il présente deux spectacles : *Stadium*, avec 58 supporters du Racing Club de Lens, et *C'est la vie*, avec deux comédiens qui ont perdu un enfant. Il parle aussi de *Renault12*, son premier film, et des conversations qu'il poursuit avec Alain Cavalier.

Une enfance

« Mon père a traversé le détroit de Gibraltar dans des conditions très chaotiques pour rejoindre l'Europe, au début des années 1970. Il venait du Rif, d'une famille de douze enfants, et il fuyait la misère économique et sociale du Maroc. Ses frères aînés sont allés en Belgique et aux Pays-Bas. Lui s'est arrêté en France. Ma mère l'a rejoint en 1978, grâce au regroupement familial. Je suis né en 1980, à Beaugency, une petite ville à côté d'Orléans, où j'ai grandi. J'ai deux sœurs aînées, et deux plus jeunes. Mais, pour ma mère, c'était comme si j'étais le dernier. Elle disait toujours : "*Laissez-le faire, c'est mon petit lion.*" Ça m'a donné beaucoup de confiance.

Mon père travaillait à la fonderie de Meung-sur-Loire, comme tous les ouvriers de la région, qui se bousillaient la santé en cassant de l'acier. Régulièrement, il y avait des

morts, des gens qui tombaient dans la fonte. Ce qui était terrible, c'est qu'on ne pouvait pas récupérer les corps. C'est -arrivé à notre voisin, et ça m'a beaucoup marqué. Un jour, pendant le ramadan, mon père a oublié sa nourriture pour la rupture du jeûne. Je suis allé lui apporter. J'ai traversé l'usine, j'ai vu l'enfer. Mon père m'a soulevé dans ses bras, et il m'a dit : *"Tu vois, tu as intérêt à travailler à l'école parce que je ne veux pas que tu finisses ici."*

« Mon père m'a dit : "Tu vois, tu as intérêt à travailler à l'école parce que je ne veux pas que tu finisses ici." »

J'ai suivi la leçon. Je n'avais pas le choix, la pression était très forte, et se résumait simplement : il fallait que je sois premier de la classe. Les livres étaient sacrés pour mon père, qui m'a fait apprendre le Coran par cœur. Ça m'a servi il y a quelques années, quand je suis allé à Jérusalem. Ma mère voulait que je visite la mosquée Al-Aqsa. A l'entrée, un homme m'a dit : *"C'est réservé aux musulmans."* *"Je suis musulman", ai-je répondu.* En fait, je suis athée, même si je suis musulman par mon éducation. Il m'a dit : *"Très bien, récitez-moi la 63e sourate du Coran."* Il y avait longtemps que je ne priais plus, mais la sourate est ressortie, comme par enchantement. »

Des rencontres et du football

« Par l'éducation nationale, j'ai fait deux rencontres importantes : Jean-Claude Buisset, un géographe passionné, qui m'a donné le goût de toucher à tout, et Claude Mariani, un professeur d'espagnol que j'ai eu en hypokhâgne. A la première colle, il m'a mis 2 sur 20 et m'a dit : *"Votre niveau est catastrophique, mais vous avez de bonnes intuitions."* Une semaine plus tard, il m'a donné la grammaire d'espagnol dont il est l'auteur : *"Voilà, je sais que vous n'avez pas les moyens de vous la payer. Travaillez. Je vous fais confiance."* Un peu plus tard, quand j'étais à Sciences Po, à Rennes, j'ai fait un stage au Mexique. Je travaillais pour *Le Monde diplomatique*. J'écrivais des papiers, notamment en culture. Ma fierté était d'envoyer le journal à Claude Mariani, en lui disant : *"Voilà, j'ai commencé avec 2 sur 20, et grâce à vous je peux écrire en espagnol."*

« Si j'avais pu poursuivre des études de haut niveau en parallèle, je crois que ça m'aurait plu de devenir footballeur »

A côté des études, il y avait le football, qui prenait beaucoup de place. J'y jouais depuis que j'avais 7 ans, mais c'est devenu sérieux quand j'étais en seconde. J'étais milieu de terrain, en équipe de France junior. Le Paris-Saint-Germain m'a proposé un contrat quand j'avais 17, 18 ans. Si je signais ce contrat, il fallait que j'arrête mes études et fasse une petite formation professionnelle, compatible avec le centre de formation. J'ai refusé, mais si j'avais pu poursuivre des études de haut niveau en parallèle, je crois que ça m'aurait plu de devenir foot-balleur. J'ai continué à jouer, pour moi. J'ai -arrêté il y a deux, trois ans, à la suite de blessures. Jusqu'alors, je rentrais tous les dimanches à Orléans pour jouer, même si je tournais avec mes spectacles. J'en tenais compte dans mes plannings. Les directeurs de théâtre ne comprenaient pas : *"Mais pourquoi tu ne veux pas jouer samedi soir ?" »*

Le théâtre et la vie

« Le théâtre est venu très tard. Pendant ma scolarité, j'y suis allé une fois par an, par obligation et pour voir des pièces, souvent de Molière, souvent mauvaises. Puis j'ai été

invité par les Ceméa [*Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active*], qui font un remarquable travail d'éducation populaire, au Festival d'Avignon, en 2004. Cette année-là, on pouvait voir des spectacles de Frank Castorf, Thomas Ostermeier, Rodrigo Garcia, qui m'a beaucoup touché, et Jan Lauwers, qui m'a transporté. Quand j'ai vu sa *Chambre d'Isabella*, je me suis dit : "Si on peut faire du théâtre comme ça, alors je veux faire du théâtre." J'ai commencé à monter des spectacles avec des amis, en amateur. En 2010, j'ai envoyé un texte, *A l'abri de rien*, à des théâtres. Yvon Tranchant, qui dirigeait la scène -nationale de Sète, l'a lu. Il m'a dit : "Venez, on fait un essai." J'ai monté la pièce, ce n'était pas une réussite. Yvon Tranchant et Claire Verlet, du Théâtre de la Ville, m'ont dit : "Il y a quelque chose qui cloche, mais vous avez un univers, il faut continuer." Ça m'a fait un peu l'effet de la grammaire de Claude Mariani. Je me suis senti encouragé, et j'ai continué.

« Après la mort de ma mère, en 2012, j'ai écrit "Finir en beauté". Ça a été comme un acte de naissance »

A l'abri de rien partait d'une question simple : pourquoi suis-je plus touché par la mort de mon chien que par celle de 8 000 Tchétchènes ? Ensuite, chez Josef Nadj, qui dirige le Centre chorégraphique d'Orléans, j'ai fait *Sheep*. J'ai mis sept danseurs et un mouton sur scène. Je voulais voir qui était le plus docile. Après la mort de ma mère, en 2012, j'ai écrit *Finir en beauté*. Ça a été comme un acte de naissance, comme si ma mère me -disait : "Sois toi, va à l'essentiel." J'ai éliminé les -acteurs, je suis venu en scène, seul, avec le -magnétophone avec lequel j'avais enregistré ma mère, à l'hôpital. J'ai trouvé ma voie à ce -moment-là. Le spectacle a été créé en 2014 à -Marseille, puis joué à Avignon, dans le "off", en 2015. Depuis, il a fait le tour du monde.

Lire aussi : Reprise : « Finir en beauté » au Centre Wallonie-Bruxelles

Daniel Kenigsberg et Fanny Catel sont venus voir *Finir en beauté*. Ils étaient dans *Sheep* mais ne se connaissaient pas, car Daniel était présent uniquement par sa voix, en off. Ils ont été très touchés. On a passé la soirée ensemble. Tous les deux ont perdu un enfant : Fanny, une petite fille de 5 ans, Daniel, un fils de 25 ans. On a continué à se voir. Un jour, je leur ai envoyé un mail : "Je ne sais pas ce que c'est de perdre un -enfant, mais j'ai perdu une mère, et la résilience, cette idée qu'avec un peu d'efforts on va y arriver, je ne la supporte pas. On pourrait peut-être faire un travail ensemble." Ils ont accepté, et cela a donné *C'est la vie*. »

Ta mère et le stade

« Mon père n'est pas venu voir *Finir en beauté*. Quand le texte a été imprimé, il a vu la dédicace : "A Yamna", le prénom de ma mère. Il a refermé le livre : "Il n'y en a que pour ta mère de toute façon." A ce moment-là, je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose sur mon père. Comme il est un supporter de football éclairé, j'ai fait *-Stadium*. J'ai choisi Lens, dont le public est considéré comme le meilleur de France, avec celui de Saint-Etienne. J'ai pris un abonnement, je suis allé voir des matchs, on a rencontré des supporters, dans les bars. Je dis "on" parce qu'on croit souvent que je travaille seul, mais je ne pourrais pas faire mes spectacles sans ceux qui m'entourent, ni les directeurs comme Gilbert Langlois, à Douai, qui soutient *Stadium* depuis le début.

« Au début, les groupes de supporters étaient très méfiants entre eux. (...) Puis ils ont appris à se connaître et leurs préjugés sont tombés »

Il y a 58 supporters dans *Stadium*. Le premier que j'ai rencontré m'a dit : "Je suis petit-fils de -mineur, communiste, j'ai froid dans le dos quand je vois Marine Le Pen arriver dans

le stade, où je sais que, sur les 40 000 spectateurs, 20 000 votent Front national.” Le spectacle me permet de traiter cette question par le biais du foot, comme celle de la passion, avec les dégâts qu’elle peut entraîner dans la vie privée, celle de la famille ou du lien social, parce qu’il y a une solidarité entre les gens, une prise en charge collective que la société n’exerce plus, ou difficilement. Il y a aussi la question politique, à travers les “ultras”, ceux qui luttent contre la criminalisation et la judiciarisation des stades. Au début, les groupes de supporters étaient très méfiants entre eux. Certains ne voulaient pas des autres : “*C’est des beaufs*”, -disaient-ils. Puis ils ont appris à se connaître et leurs préjugés sont tombés. C’est assez touchant. Le travail avec eux repose sur la confiance, mais j’essaye de les déséquilibrer en permanence, pour que le spectacle ne se fige pas. J’aime assez me retrouver en danger, comme avec ma mère dans *Finir en beauté*. Retrouver une forme de fragilité. Le risque, avec les supporters, est que l’un décide de ne pas venir jouer, parce que c’est l’anniversaire de sa nièce, par exemple. En faisant ça, il me rappelle que je ne fais que du théâtre. Et que la vie c’est plus important, finalement. »

Alain Cavalier et la Renault 12

« Quand je suis allée voir *Pater* [2011], le film d’Alain Cavalier, je me suis dit que je voulais la même caméra que celle avec laquelle ils se filment, Vincent Lindon et lui. Je me suis endetté pour acheter une caméra Sony, que j’ai payée 4 500 euros, et je suis allé filmer ma mère. Puis j’ai écrit à Alain Cavalier en lui disant que j’avais la même caméra que lui. On s’est rencontrés, je suis arrivé avec ma caméra, il l’a -regardée et m’a dit : “*Ce n’est pas la même que moi. Vous l’avez payée combien ? – 4 500 euros. – Vous vous êtes fait avoir, la mienne coûte 800 euros.*” Et là, très classe, il me dit : “*Vous voulez que je vous rembourse la différence ?*” J’ai dit : “*Non, mais, si voulez, on pourrait faire la chose suivante : vous venez une semaine à -Orléans, où je joue Finir en beauté. Les gens voient le spectacle à 19 heures, un de vos films à 21 heures, puis on se retrouve en petit comité, et on parle.*” Il a accepté. Ce sont ces conversations que nous allons poursuivre, cet automne. Des conversations informelles, sur nos histoires, le théâtre et le cinéma.

« Des conversations informelles, sur nos histoires, le théâtre et le cinéma »

Je suis en train de finir mon premier film, -*Renault 12*. Après la mort de ma mère, un de mes oncles m’a appelé du Maroc pour me dire que je devais venir récupérer l’héritage, et qu’il fallait que je vienne en Renault 12. J’en ai acheté une sur Leboncoin et je suis parti, sans savoir quel était l’héritage, ni pourquoi il fallait une Renault 12. Mon oncle ne voulait pas me le dire : “*Pose pas de questions. Tu verras.*” Je suis allé dans le Rif, d’où venait ma mère, et j’ai compris : l’héritage, c’était un champ de 4 hectares, sur -lequel est cultivé du chanvre qui sert à la production de cannabis. Les feuilles sont transportées sur des Renault 12 parce que ce sont des voi-tures très véloces en montagne et facilement réparables. Comme je ne savais pas quoi faire de cet héritage cocasse, j’ai décidé d’en faire un film, un road-movie entre Orléans et le Maroc, sur le mode documentaire. La Renault 12, elle, sera exposée à la Fondation Cartier. Les gens pourront monter dedans. »

Brigitte Salino

Les Inrockuptibles Supplément - 30 août 2017





Christophe Reyneaud de Laye

Stadium, C'est la vie et Conversation entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier : que représente pour vous le fait d'avoir trois spectacles à l'affiche du Festival d'Automne ?

Mohamed El Khatib – Une grande marque de confiance de leur part. Certes, ils connaissent mon travail... mais c'est un geste fort et une véritable prise de risques, car il s'agit de trois créations, et des propositions qui n'ont rien à voir entre elles. On est dans le monumental avec les supporters du RC Lens qui débarquent à quatre-vingts sur le plateau dans *Stadium*. *C'est la vie* est un dialogue très intime entre deux comédiens qui témoignent de la perte de leur enfant. Enfin, dans *Conversation...*, je suis sur scène avec le réalisateur Alain Cavalier pour une rencontre qu'on a voulue très informelle chaque soir.

Vous vous présentez comme un fils d'ouvrier.

C'est un élément factuel de ma trajectoire, j'ai fait des études de sociologie et ça me permet de savoir l'importance de désigner l'endroit d'où l'on parle. Mon père travaillait dans une fonderie, ma mère était femme de ménage. Tous deux étaient analphabètes, mais ils avaient l'intuition

que l'avenir de leurs enfants passerait par les livres. Mes parents avaient l'obsession que nous devions bien travailler à l'école. Le fils d'ouvrier que je suis a continué à fréquenter son milieu d'origine tout en faisant Sciences-Po et une thèse de sociologie. Longtemps, j'ai eu le sentiment d'avoir le cul entre deux chaises avec, d'un côté, ce nouveau milieu d'appartenance et, de l'autre, celui de mes origines. Le théâtre me permet de travailler à leur réconciliation.

Finir en beauté, le spectacle qui vous a révélé, avait pour sujet la maladie et la mort de votre mère.

Vouloir témoigner de ma mère dans ces conditions m'a mis au pied du mur. Avec *Finir en beauté*, j'ai dû inventer une approche sans concession de l'acte de faire du théâtre pour parler d'un sujet aussi intime. J'ai vécu ce projet comme une renaissance. Il fallait que j'arrête de m'encombrer d'artifices inutiles. Aller à l'essentiel de ce qu'il y avait à raconter sur elle. Alors que je ne suis pas acteur, la forme de mon théâtre a émergé du fait que j'étais le seul à pouvoir témoigner de l'effet de sa perte sur moi. Une condition sine qua non pour partager avec d'autres cette histoire d'amour qui nous liait. C'était comme si ma mère m'autorisait à

pousser mon geste artistique au bout, sans que j'ai à m'inquiéter de sa radicalité. Cela m'a permis de dépasser le tabou de ce qui ne se dit pas en public. Après, avec *Moi, Corinne Dadat*, j'ai invité une femme de ménage à témoigner de l'histoire de sa vie sur le plateau.

Quelle est votre méthode pour approcher de l'intime ?

J'ai l'ambition de fabriquer les conditions d'une confrontation entre l'intimité de chaque spectateur et celle qui est mise en jeu sur le plateau. La clé, c'est le temps passé pour gagner la confiance. Il s'écoule en moyenne deux ans entre mon désir d'un spectacle avec une personne ou un groupe et sa réalisation. C'est toujours une forme d'immersion dans le monde de l'autre. Il est nécessaire qu'une relation de confiance se crée sur le long terme avec ceux avec qui je souhaite travailler pour aller au-delà des idées reçues, les leurs comme les miennes, et que les masques tombent.

Stadium est une manière de revenir à vos premiers amours footballistiques.

Mon père voulait que je devienne footballeur professionnel sans arrêter mes études. J'ai pratiqué le foot

à un haut niveau en faisant partie de l'équipe de France junior. J'ai davantage vibré dans les stades qu'au théâtre. Je voulais contredire l'idée que les supporters fabriquent un milieu grégaire et raciste; cette réalité existe, mais elle est très minoritaire. Pour *Stadium*, tout est parti d'un titre lu dans *L'Equipe* qui qualifiait les supporters du RC Lens "de meilleur public de France". J'ai voulu confronter le meilleur public du foot avec le public des théâtres. On ne s'étonnera pas non plus que j'ai demandé à Corinne Dadat de tenir la baraque à frites qui ouvre à l'entracte et symbolise l'un des bonheurs de la mi-temps.

Dans C'est la vie, vous demandez à un père et à une mère de témoigner de la perte d'un enfant...

Le projet est né par hasard. Deux amis comédiens sont venus voir *Finir en beauté* le même soir. Chacun d'eux venait de perdre leur enfant. Pour Daniel Kenigsberg, il s'agissait d'un fils de 25 ans; pour Fanny Catel, d'une fillette de 5 ans. La discussion a commencé sur le fait que perdre une mère n'était rien par rapport à la disparition d'un enfant. On est rapidement tombés d'accord sur l'impossibilité de quantifier la douleur. On s'est vite aperçu aussi qu'il n'y avait pas de mot en français pour désigner celui qui fait face au deuil d'un enfant. Notre premier désir a été de combler ce manque et de témoigner de la manière dont la vie continue après une telle tragédie. C'est ainsi qu'est née cette pièce.

Comment avez-vous rencontré le réalisateur Alain Cavalier et quels sont les enjeux du spectacle qui vous réunit ?

A l'époque de *Finir en beauté*, j'avais été très impressionné par son film *Pater*. J'ai pris contact avec lui. Je voulais disposer de la même caméra pour filmer ma mère et réaliser les interviews de ses médecins. Nous avons décidé de nous voir suite à cette première demande. Le hasard a voulu que chacun de nous vienne au rendez-vous avec sa caméra. "Combien l'avez-vous achetée?" m'a-t-il

demandé. J'ai répondu "5 000 euros". Et lui d'enchaîner : "Vous vous êtes fait avoir, la mienne ne m'a coûté que 800 euros. Si vous voulez, je vous rembourse la différence." Je n'ai évidemment pas accepté d'être remboursé, mais ce fut le début de notre amitié. Depuis, nous avons pris l'habitude d'échanger sur nos rêves à chacune de nos rencontres. Ce sera le sujet de *Conversation...* que l'on imagine comme une discussion à bâtons rompus. Face à un comité restreint de quatre-vingts spectateurs, on va s'amuser de la réalisation d'un portrait croisé qui va passer par la mise au jour de nos inconscients respectifs. Une double psychanalyse ouverte à la présence d'autrui si l'on peut dire. Propos recueillis par Patrick Sourd

Stadium conception et réalisation Mohamed El Khatib et Frédéric Hocké, du 27 septembre au 7 octobre à La Colline-Théâtre national avec le Théâtre de la Ville, Paris XX^e, tél. 01 44 62 52 52, www.colline.fr; le 12 octobre au Théâtre Alexandre-Dumas, Saint-Germain-en-Laye, tél. 01 30 87 07 07, www.tad-saintgermainenlaye.fr; le 13 octobre au Théâtre de Chelles, tél. 01 64 21 02 10, www.theatre.chelles.fr; le 14 octobre au Théâtre Louis-Aragon, Tremblay-en-France, tél. 01 49 63 70 58, www.theatrelouisaragon.fr; le 10 novembre à L'Avant Seine-Théâtre de Colombes, tél. 01 56 05 00 76, www.lavant-seine.com; les 16 et 17 novembre au Théâtre du Beauvaisis, Beauvais, tél. 03 44 06 08 20, www.theatredubeauvaisis.com

C'est la vie texte et conception Mohamed El Khatib, du 30 octobre au 7 novembre à Théâtre Ouvert – Centre national des dramaturgies contemporaines, Paris XVIII^e, tél. 01 42 55 55 50, www.theatre-ouvert.com; du 10 au 22 novembre au Théâtre de la Ville – Espace Pierre Cardin, Paris VIII^e, tél. 01 42 74 22 77, www.theatredelaville-paris.com

Conversation entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier une proposition de Mohamed El Khatib et Alain Cavalier, du 14 au 22 décembre au Théâtre de la Ville – Espace Pierre Cardin, Paris VIII^e, tél. 01 42 74 22 77, www.theatredelaville-paris.com

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Libération – Vendredi 9 juin 2017

REPORTAGE

«STADIUM», UNE VRAIE HISTOIRE DE FOOT

Par Gilles Renault Envoyé spécial à Lens et à Douai(<http://www.liberation.fr/auteur/1927-gilles-renault>)
— 8 juin 2017 à 17:46



Yvette (assise) avec sa famille lors de la création du spectacle à l'Hippodrome de Douai, les 16 et 17 mai. Photo P. Victor.

Portrait d'une région touchée par le chômage, la performance documentaire de Mohamed El Khatib fait témoigner sur le plateau une soixantaine de supporters du RC Lens. Façon de confronter le public de théâtre au «meilleur public de France».

Bienvenue Chez Muriel. En ce lendemain de scrutin national, c'est soir de match à Lens. Ce qui signifie qu'à l'heure où le pays continue de se perdre en conjectures politiques, le seul sujet de conversation locale qui vaille tourne autour de la destinée du RC Lens. Certes, dimanche 7 mai, la sous-préfecture du Pas-de-Calais, notoirement plombée par la crise économique, a cédé - de peu - aux sirènes frontistes. Mais quid de l'avenir sportif du club, qui s'apprête à recevoir Strasbourg, le leader de la Ligue 2 ? Une victoire, et l'espoir de retrouver l'élite du foot français demeurera intact. Une défaite, elle, signifierait la fin des haricots. Finalement, ce sera un nul, 1-1. Prétexe, comme l'aurait d'ailleurs été tout autre résultat (1), à mille et une analyses de comptoir chez Muriel, donc, où, entre autres estaminets, convergent les supporters proverbiallement enthousiastes des Sang et Or... Ainsi que Mohamed El Khatib, artiste (associé au Théâtre de la Ville à Paris) et redoutable milieu de terrain dans une vie antérieure.

Depuis plus d'un an, en concertation avec des chercheurs de l'université de Liévin, épaulé notamment par le scénographe Fred Hocké et la plasticienne Violaine de Cazenove, l'auteur, metteur en scène et réalisateur à la tête du collectif Zirlib, travaille en effet sur *Stadium*. Une performance documentaire dont la particularité est de compter au casting une soixantaine de supporters du RC Lens ; sachant que, parallèlement, il monte, ce vendredi à Birmingham, une version anglaise, avec les ultras du Birmingham City Football Club et ceux d'Aston Villa.

Car El Khatib n'en démord pas : pour lui, fils d'ouvrier illettré, l'action culturelle ne se conçoit qu'*«au plus près de la vie»* avec, comme leitmotiv, l'ambition de *«casser l'entre-soi de la pratique théâtrale»*, de *«faire bouger les choses sur le plateau et dans la salle en escomptant, même très modestement, transformer l'existence des interprètes et du public concernés»*. A cet égard, ses précédentes créations font sens - et

foi. Qu'il s'agisse de *Finir en beauté* (grand prix de la littérature dramatique 2016), évocation sensible du décès de sa mère, ou de *Moi, Corinne Dadat*, portrait d'une femme de ménage de Bourges faisant corps avec son balai, au côté de la danseuse Elodie Guézou.

Mythologie partisane

Aussi singulier et intrigant que soit ce *Stadium* sur le papier, l'initiative tient néanmoins, point de vue logistique, de l'usine à gaz, lestée d'un budget de production nettement au-dessus de la moyenne. Comment ferrer les bons interlocuteurs ? Les convaincre, même rétribués, de monter sur une scène, eux qui, parfois, n'ont jamais mis les pieds dans un théâtre ? Planifier des répétitions et des dates de tournée compatibles avec les impondérables des uns et des autres ? Red Tigers, KSO (Kop Sang et Or) ou Bollaert Boys : diverses associations ont été infiltrées pour l'occasion. Sur la centaine de personnes pressenties au total, plus de la moitié ont été retenues, avec lesquelles il a fallu créer un «*lien de confiance*», en précisant que l'ambition sociologique se situait à rebours de l'écueil folklorique, comme de la mythologie partisane.

«En introduction, nous disions chercher à comprendre la culture des supporteurs, d'où le souhait de les interroger, pose Mohamed El Khatib. L'aspect théâtral n'était pas évoqué, nous-mêmes ignorant, au départ, quelle forme prendrait le projet. Spectacle ? Installation ? Documentaire ? Ensuite, au fil des rencontres, je repérais des problématiques récurrentes et me demandais comment chacun tentait de les dénouer, à la fois collectivement et individuellement : la question politique, aujourd'hui engluée entre l'héritage communiste du bassin minier et l'essor du FN ; la tension entre la fidélité/loyauté à son club et le rapport de défiance envers les dirigeants ; la difficulté de trouver un équilibre entre un engagement dévorant et la vie de famille ... Utilisant les témoignages comme matériau de base, je me suis autorisé à réécrire certains éléments de ce patrimoine collectif sans rien dénaturer, gardant à l'esprit cette spontanéité qu'il fallait préserver à l'intérieur du cadre.»

Etudiants, chômeurs, instituteur, curé, ouvriers d'usine, retraités, maire coco de la ville de Grenay (traumatisé par un FN à 72 %, lui qui a mis en place un projet d'éducation ambitieux, ouvert une nouvelle

médiathèque...), les Full Monty artésiens vont constituer ainsi le panel représentatif de cette plèbe qui, depuis un siècle, s'époumone pour le RC Lens. Une tradition qui se transmet de père en fils, mais où il arrive que les filles, quoique fort minoritaires, parviennent à jouer des coudes. A l'instar de Sylvie : cinquante-trois années passées sur Terre, dont quarante-cinq à encourager le Racing. Un virus contracté avec un père mineur - «*trente-cinq ans de fond*» - d'origine polonaise. «*J'ai longtemps été ultra, mais c'est fini : entendre des cris de singe racistes ne m'amuse pas, je n'ai pas été éduquée comme ça*», se démarque cependant la fluette mère de sept enfants, «*au chômage, comme tous les Lensois*», qui a voté blanc au second tour de la présidentielle.

Apparemment ravie de participer à ces «*scènes de vie*», la loquace Sylvie, qui a déjà fait de la figuration dans le film de Lucas Belvaux *Chez nous* et le documentaire de Pascal Goethals *Mon Louvre à moi*, entend aussi laver sur scène l'affront de la fameuse banderole «*Pédophiles, chômeurs, consanguins : bienvenue chez les Chtis*», brandie par les supporters du PSG en 2008, dont elle garde un souvenir meurtri. Mais jouer, même avec une bonne part d'impro, cela reste du boulot. A l'approche de la première représentation, la «*rabatteuse*» Violaine de Cazenove passe une tête Chez Muriel : «*Sylvie, tu viens bien répéter jeudi prochain ? - Ah, non, c'est mort : j'ai tatoueur et coiffeur. - Bon, mais tu seras bien là à Douai ? - Oui, mais j'y vais comment ? - T'inquiète, on passera te chercher.*»

Alternance de tableaux

Une semaine et 23 kilomètres plus loin, pourtant, Sylvie est aux abonnés absents à l'Hippodrome de Douai, la salle qui héberge la répétition générale ainsi que les deux premières représentations (complètes) ouvertes au public. Pour des raisons personnelles, celle qui devait ouvrir le spectacle a annoncé tout à trac à l'équipe qu'elle quittait le navire avant même de prendre le large. Circonspect, Mohamed El Khatib ne désespère pas de la voir changer d'avis. Ce qui, un mois plus tard, n'a pas encore été le cas.

De toute façon, *Stadium* se sait construit sur une faille sismique, y compris au moment du «*filage*», en préambule duquel le metteur en scène annonce à la grosse poignée d'invités assis dans l'hémicycle : «*C'est*

la première fois que nous allons tout mettre bout à bout et certains des participants ne sont pas encore arrivés. Alors, on va peut-être devoir ajuster des choses. Mais, normalement, ça devrait aller...»

Deux heures durant, plus une pause réglementaire de quinze minutes - «*la mi-temps, en langage théâtral, se dit entracte*», est-il précisé -, les figures se succèdent cahin-caha, composées d'une alternance de tableaux (la complainte de la mascotte du club, jouée par un comédien, un supporter qui agite un drapeau géant sur l'air du *Cum Dederit* de Vivaldi - moment de grâce absolue) et de témoignages intimes. Certains, diffusés sur un écran, ont été filmés à l'avance. D'autres, live, renforcent le dispositif et meublent l'espace. Ainsi de l'octogénaire Yvette, au maillot floqué «84», entourée d'une forte délégation familiale puisée parmi ses 10 enfants, 32 petits-enfants et 29 arrière-petits-enfants, tous biberonnés à la passion du RC Lens. Ou de Ludovic, la trentaine robuste - malgré un gros pépin de santé qui l'empêche désormais d'exercer son métier de carreleur, après avoir été gendarme - et aucune pression apparente, à quelques minutes de monter sur une scène pour la première fois de sa vie : «*Le trac ? Penses-tu ! Ici, il y a 600 places, alors qu'habituellement on est 38 000. De toute façon, je suis quelqu'un qui aime bien aller chercher le regard des gens.*»

Pérennité d'un blason

Si, non sans réticence, Ludovic a accepté de témoigner en public, c'est en qualité de «capo» des KSO. Leader de ce groupe de supporters irréductibles, il entend ainsi défendre la cause des «ultras», qu'il estime déconsidérés par les autorités, les médias - que, d'ordinaire, il ne porte vraiment pas dans son cœur - et même ce club auquel il a fait allégeance, lui qui, sans ciller, établit ainsi sa propre hiérarchie affective : «*En premier, mes quatre enfants ; ensuite, le RC Lens ; et enfin, ma femme.*»

Souhaitant rabrouer l'image du «*bon gros con alcool du Pas-de-Calais, moi qui ne bois pas et ne me drogue pas*», le sympathisant d'extrême droite ne s'avoue pas dupe de l'évolution d'un sport où l'immense majorité des joueurs ne sont plus que des mercenaires. Une dérive inexorable, face à laquelle il brandit la pérennité d'un blason qui, lui, «*ne changera jamais*», le «*respect*» subséquent dû à l'histoire ouvrière de la ville, et la «*solidarité*» d'une mouvance qu'il estime trop

caricaturalement résumée à une image violente.

Pas certain du tout de se laisser prendre au jeu théâtral, Ludovic tique lorsqu'on l'informe qu'une quarantaine de dates de tournée sont déjà prévues. *«Aujourd'hui, je suis là. Après, on verra. De toute façon, si une représentation tombe un soir de match, la question est réglée: ils n'auront qu'à me remplacer par un hologramme, comme pour Mélenchon.»*

(1) Au terme d'une dernière journée rocambolesque, Lens achèvera sa saison de Ligue 2 à la quatrième place, la pire puisque seuls les trois premiers peuvent prétendre à l'accession en Ligue 1.

Gilles Renault Envoyé spécial à Lens et à Douai (<http://www.liberation.fr/auteur/1927-gilles-renault>)

Stadium de Mohamed El Khatib Les 6 et 7 juillet à Tours (37), puis du 27 septembre au 7 octobre au Théâtre de la Colline, 75020, dans le cadre du Festival d'Automne, et en tournée.

“Les pom-pom girls du RC Lens, c’est comme des ready-made”

Sélectionné au poste de milieu récupérateur dans l’équipe de France de Steed Malbranque quand il était ado, **Mohamed El Khatib** a aussi planté une volée de 25 mètres lors d’un 32^e de finale de coupe de France victorieux contre Beauvais avant de remiser ses crampons, à côté d’un paquet de diplômes en sciences politiques et en sociologie. Un joli *backup* qui lui sert aujourd’hui à dynamiser “*les codes du théâtre bourgeois*” en faisant grimper sur scène des gens que l’on ne croise jamais dans la salle: cinquante supporters du RC Lens! *Propos recueillis par Vincent Riou / Photos: Yohanne Lamoulère / Picturank*



En septembre prochain, avec **Stadium**, tu vas mettre une cinquantaine de supporters du RC Lens sur la scène du théâtre de la Colline à Paris. Une sacrée prouesse!

Quatre-vingts pour cent du théâtre, c’est du théâtre de divertissement, fait par les mêmes metteurs en scène qui embauchent les mêmes acteurs, qui tournent d’une production à l’autre, d’un théâtre à l’autre. Un parfait entre-soi. Quand tu regardes la composition d’une salle de théâtre, tu dois avoir trois ouvriers qui se battent en duel, zéro diversité. Même quand tu fais des politiques tarifaires très avantageuses, les gens ne s’autorisent pas à venir. “C’est pas pour nous”, voilà ce que se disent des gens comme mes parents, par exemple. Il y a donc l’envie de faire la nique aux codes du théâtre bourgeois. Ma démarche, c’est de se réapproprier ces outils d’émancipation, d’accès à la culture, d’éducation populaire, en mettant sur scène des gens qu’on n’a pas l’habitude de voir, des voix qu’on n’a pas l’habitude d’entendre. À défaut de pouvoir le faire dans le public, que ce soit sur les planches! Là, ce sont des supporters de foot, mais avant eux il y avait eu des marins, une femme de ménage... On avait voulu le faire avec cinq chômeurs de Hénin-Beaumont, mais c’est au moment où le FN commençait à être médiatique. Finalement, j’ai trouvé ça trop casse-gueule et potentiellement contre-productif...

La problématique FN, elle se pose aussi à Bollaert. Pendant les élections régionales de 2014, le club a cru bon de ne pas se fâcher avec son public et d’accueillir la candidate Marine Le Pen en tribune présidentielle... C’était juste avant les élections. Daniel Percheron, le président de région (*PS, ndr*), est assis en plein milieu de la tribune présidentielle, à sa place, la meilleure. Sauf que ce jour-là, il n’a pas prévenu de sa présence, et son siège a été attribué à Marine Le Pen. Quand elle arrive, elle le fait se lever et s’assoit à sa place. Percheron s’en va. En termes de mise en scène, on n’aurait pas pu faire mieux, la symbolique est cruelle!

Le FN, c’est un sujet tabou dans les discussions entre supporters? Le maire communiste de Grenay (*Pas-de-Calais, ndr*) participe au spectacle. Pendant les répétitions, il pleurait. Soixante et onze pour cent des gens dans sa ville ont voté FN (*au second tour de la présidentielle, ndr*). Il ne comprend pas cette bascule du PC à l’extrême droite. Un des kapos des groupes ultras nous a aussi dit que ça lui faisait froid dans le dos de

se dire que la moitié des 38 000 spectateurs du match contre Strasbourg votent pour le FN et d’une certaine façon trahissent l’héritage de ce bassin minier. Après, tu as tout un tas de raisons au vote FN: économiques, sociologiques... Je n’ai même pas envie de dire racistes; je les côtoie, je sais que c’est plus compliqué que ça. Par exemple, il y a des membres d’associations de supporters qui se sont mobilisés pour

accueillir des sans-papiers, des réfugiés, leur faire à bouffer. Quand on a voulu les filmer, ils ont dit: “On ne veut pas que ça se sache.” Il y a une vraie humilité, mais aussi une crainte face à la réaction d’autres groupes de supporters qui pourraient penser qu’en matière de solidarité, ça devrait être “les Français d’abord”... L’idée dans cette galerie de portraits de supporters de foot, c’est de montrer qu’ils sont à l’image de la société, avec leurs contradictions. Sur la marchandisation notamment. Jonathan

“On avait voulu le faire avec cinq chômeurs de Hénin-Beaumont, mais c’est au moment où le FN commençait à être médiatique. Trop casse-gueule et potentiellement contre-productif”

“Pessimiste”, le kapo des Red Tigers, raconte que son père lui dit souvent: “Tu gagnes 1 200 euros et tu vas encourager des mecs qui gagnent 20 fois ton salaire? Ça n’a pas de sens.” Ils ont



Mohamed El Khatib, le metteur en scène, et ses pom-pom frites.

une vraie conscience sociale, ce n'est pas que des benêts! Quand ils ont vu Hafiz Mammadov arriver, les ultras ont essayé de faire entrer des banderoles du genre "Hafiz de pute". Ce n'était pas la plus heureuse, mais il y avait l'idée de dénoncer la spéculation marchande. Ma banderole préférée reste quand même: "Arrêtez les essais nucléaires à Mururoa, faites-les à Valenciennes."

Et la banderole "Pédophiles, chômeurs, consanguins: bienvenue chez les Ch'tis"? Les supporters lensois ont beaucoup d'humour et d'autodérision, mais celle-là les a vraiment blessés. On n'arrive pas à en rire! La meilleure, entre nous, c'est celle qui est venue trois semaines après, en guise d'excuse: "Désolé, on ne savait pas que vous saviez lire."

Le spectacle, il joue à fond sur les clichés? Il y aura la fanfare, les pom-pom girls... On peut dire que c'est nunuche, mais elles dansent à la mi-temps à Bollaert. Il y en a une, un peu forte, qui prend la parole et redéfinit ce que c'est que la danse. Est-ce seulement réservé à ceux qui ont un corps orthonormé? Elle dit qu'elle ne se sent jamais aussi désirable que quand elle est pom-pom girl dans le stade: "Peut-être que c'est l'alcool, que les mecs sont plus excités, mais c'est ce qui m'a permis de redéfinir ma féminité et je ne veux pas qu'on remette ça en cause." Là tu te dis qu'en fait, ça travaille le cliché. Il y aura aussi une baraque à frites sur scène, où les gens pourront aller se servir. On a mis des tarifs: la bière à 2 euros, la bouteille d'Évian à 7!

Avec ton équipe, vous passez beaucoup de temps en immersion. Pourquoi? Pour établir un lien de confiance. Ils sont extrêmement méfiants envers les journalistes, les sociologues, tous les mecs qui se pointent et repartent après avoir vu les mêmes supporters folkloriques... Donc il faut faire les matchs à domicile, aller dans les bars, pour choisir les gens avec lesquels tu vas travailler, qu'ils soient très différents. Et aussi produire des images, des vidéos, des témoignages bruts, tels qu'ils les ont livrés, que certains vont redire sur scène quand d'autres seront projetés tels qu'ils ont été captés. Comme cet échange d'écharpes dans un bar entre supporters strasbourgeois et lensois. Il y a débat sur le fait qu'il n'y a qu'un seul Racing, ils sont à deux doigts d'en venir aux mains et, finalement, ils échangent leurs écharpes. On leur montre aussi une photo d'un soldat à Mossoul avec une écharpe du RC Lens, ce qui fait dire à Kevin que le spectacle manque de géopolitique. Un autre réagit: "Les hooligans, c'est pas l'Angleterre, c'est la Turquie. Donc du point de vue de la violence des supporters, la Turquie est complètement légitime à entrer dans l'Union européenne." C'est quand même assez cocasse, ce renversement de situation, non? L'idée, c'est de partir d'eux, voir les thèmes qui les animent... Il y a Kevin qui dit: "Tu vas à Bollaert, sur 26 000 personnes, t'as 12 000 Kevin quand même." Son père s'appelle Steve à cause de Steve Austin, sa sœur Brenda à cause de Beverly Hills. Il remarque que la culture populaire a changé les modes de prénom, mais il s'interroge aussi: "Est-ce

qu'on est pour autant plus cons que Sixtine ou Hyppolite? Est-ce que ma vie serait plus facile si je m'appelais Enguerrand?" C'est du bon sens. Alors parfois, évidemment, le sens est un peu facho, on va picoler et aller un peu loin, sortir des trucs beaux. Je navigue entre la tendresse et, parfois, la rage. Mais j'essaie de comprendre. Et en même temps, il y a toujours une forme d'humour. Il y a notamment cet ultra qui raconte qu'avec son père, ils voulaient absolument voir le match à Monaco. Lui n'a pas le permis, son père non plus, annulé pour conduite en état d'ivresse. "Nous, on ne prend pas le TGV, on ne prend pas l'avion, on est des vrais", il dit. Du coup, ils ont loué une voiture sans permis, trente-sept heures de trajet. Respect.



En réalité, le seul vrai point commun entre tous ces supporters, c'est d'avoir la même passion. Oui, et dans le milieu intellectuel théâtral, il y a longtemps eu un mépris total. J'ai rencontré une dizaine de fois le cinéaste Alain Cavalier, et un jour on s'est mis à parler du PSG et du cas Ben Arfa. C'est pour un joueur comme ça qu'on est prêts à payer cher pour aller voir un match. Cavalier me dit: "Vous vous rendez compte, il a fallu que l'on s'approprie pour parler enfin d'un sujet sérieux!" Au-delà du folklore, du côté grégaire, raciste ou homophobe, il y a des trajectoires intimes de gens qui ont en commun d'avoir une passion. Alors on se moque un peu d'eux, parce que ça structure toute leur vie, leur semaine, leur budget, que ça nique les couples, les familles. La cuisine de la maison peinte en sang et or,

ça existe, mais eux se moquent de moi, qui suis avec eux sur scène: "Pendant le Printemps arabe, les supporters du Zamalek étaient aux avant-postes, parce qu'ils ont une expérience de la confrontation avec les forces de l'ordre. Et vous, les artistes, ça va?" Ce qui pose la question: est-ce que l'art a déjà provoqué des révolutions, de l'émancipation? Est-ce qu'il a un effet sur le réel ou est-ce qu'il se contente d'effets de réel? Avec Stadium va s'opérer un premier déplacement pour une cinquantaine de personnes qui vont s'approprier le théâtre. Et elles sont payées, non seulement pour les représentations, mais aussi pour les répétitions. On me dit: "C'est des amateurs, ils pourraient faire ça bénévolement." "Vous rigolez ou quoi? L'instrumentalisation, il faut qu'elle soit réciproque. Moi je me sers d'eux d'une certaine façon, il faut qu'ils y trouvent leur compte." La fanfare, les pom-pom girls, c'est un peu comme des ready-made que je prends. Je prends aussi deux ultras et Yvette, 84 ans, supportrice historique, avec toute sa famille.

Comment ça "toute sa famille"? La famille Dupuis (il montre une photo). Yvette, ses filles, 80 kilos en moyenne, au chômage, édentées. Ils sont 32 de cette même famille, tous sur scène! Ils ont tous accepté, certains vont poser des congés sans solde. Ceux qui travaillent, quoi. Dix jours à la Colline et un mois et demi de représentations! Avant chaque match, après chaque match, ils vont chez Mamie. Dans la famille, tu en as deux qui dénotent un peu: elle, médecin en cancéro au CHU de Lille, et lui, dirigeant d'une boîte de design. Des transfuges de classe. Tu pourrais penser qu'ils ont coupé les liens, qu'ils ont un peu honte, mais pas du tout. Le fils ne raterait pour rien au monde ce rituel du match. Et sa femme, une bourgeoise d'Arras, ne nie pas qu'au début c'est un peu effrayant et puis elle dit: "J'ai jamais ressenti autant de générosité et d'amour. Chez moi, c'est très propre, pas un mot plus haut que l'autre, j'ai arrêté les fêtes de famille." C'est beau comme elle le raconte, sans mythifier.

"Un ultra racontait qu'il voulait absolument voir le match à Monaco. Lui n'a pas le permis, son père non plus, annulé pour conduite en état d'ivresse. Du coup, ils ont loué une voiture sans permis, trente-sept heures de trajet. Respect"

Tu as tapé le ballon, et plutôt pas mal, non? Mon père était ouvrier dans une fonderie dans le Loiret, près de Beaugency, où je suis né, et où il m'a inscrit au foot, à 6 ans, en 1987. Pour mon père, l'important, c'était que je sois premier de la classe. Après les pupilles, je suis allé jouer au Football Club Orléans de Saint-Jean-de-la-Ruelle. On est allés assez loin en Gambardella, et je me suis retrouvé convoqué en équipe de France. J'étais en seconde et mon père ne voulait pas que j'y aille. Il y avait deux matchs



RIP Winnie.

“Ce qui m’a frappé en équipe de France des jeunes, c’est la faiblesse des discours des coachs. Ils étaient aussi boudin que Pascal Dupraz, mais sans l’humour de Courbis”

dont un au Danemark, ça me faisait rater deux semaines d’école. Il a fallu que mon prof principal lui fasse un mot pour dire que je pouvais me le permettre. Donc j’y suis allé. C’était une génération assez pauvre. Celle de Malbranque, qui était petit et gros mais doté d’une technique en mouvement au-dessus de la moyenne ; de Mathieu Berson, qui, à l’époque, était en souffrance à cause d’une acné carabinée; et de Sébastien Frey, qui a percé en Italie. Ce qui m’a frappé à l’époque, c’est la faiblesse des discours des coachs. Ils étaient aussi boudin que Pascal Dupraz, mais sans l’humour de Courbis.

Le foot a participé à créer l’homme que tu es devenu? Mon père, une fois, je lui avais apporté au travail sa gamelle qu’il avait oubliée, et après m’avoir fait traverser l’usine, il m’a chopé en me disant: “Jamais tu dois faire ça, être dans cette saleté-là.” Ça m’a marqué. Venant d’une famille nombreuse, ouvrière, communiste, quand je débarque de mon patelin en hypokhâgne, socialement je ne suis pas à ma place. Alors que dans le foot, non seulement je renoue avec mes origines mais c’est aussi le dernier endroit où t’as de la mixité sociale, des flics et des voyous, des entrepreneurs qui discutent avec des non diplômés, le rapport de force n’est plus le même. Pendant ma prépa littéraire, je jouais

ça ne m’empêchait pas de jouer à la belote ou au tarot. J’aimais bien pouvoir passer d’un milieu à l’autre. Quand j’ai fait Sciences Po, j’ai rencontré des mecs qui n’avaient aucune idée de ce que c’est que de faire ses courses et de compter: “Est-ce que je peux prendre une boîte d’œufs en plus?” Ces types quand ils parlent des classes populaires, c’est une abstraction totale, avec un mépris qui n’est même pas malveillant, ils sont juste déconnectés. Et les politiques, quand ils ne connaissent pas le prix d’une baguette, ce n’est pas seulement anecdotique.

Ce qui est fou c’est que Stadium va être décliné en Angleterre... Oui, à Birmingham, ce mois-ci. Ce sont eux qui sont venus nous chercher, et très vite l’idée de jouer sur la rivalité entre les deux clubs les a bottés. C’est vraiment génial cette haine entre Aston Villa et Birmingham City, ceux qui se considèrent *working class* et les autres. Quand on commence, la scène est coupée en deux, et plus on rentre dans les trajectoires individuelles, plus on se rend compte qu’ils ne sont pas si différents que ça. À un moment donné, je leur demande: “En tant

au niveau local, à Orléans, trois ou quatre entraînements par semaine. Je passais pour l’intello de service en lisant *Le Monde* dans le car pendant les déplacements, mais

que Français, je ne comprends pas le Brexit. Qui a voté quoi?”, et tu te rends compte que des deux côtés, c’est partagé. Donc on recompose la rivalité entre pro-Brexit et pro-Remain. Le spectacle se fait comme ça. Il y a la tradition de Shakespeare, les mascottes qui sont là... Il y a aussi un arbitre. Le mec qui le joue est pour Wolverhampton, et il se trouve qu’il est aveugle depuis ses 17, 18 ans. Il dit: “Pour défendre Birmingham City ou Aston Villa, il faut être comme moi, franchement”, et il raconte le dernier but qu’il a vu. Là on éteint, et tout le monde regarde l’archive. C’est juste magique, vraiment émouvant. Ce sont eux, la matière. Les seuls moments où je réintroduis de la fiction, c’est pour des raisons dramaturgiques.

Il y a des similitudes entre Lens et Birmingham?

La même misère sociale. C’est vraiment la sinistrose Birmingham, mais avec une plus grande mixité. Lens, il y a un côté très franchouillard. Ce qui est marrant à Birmingham, c’est que quand tu leur demandes qui est le meilleur joueur de leur histoire, ils répondent: “Du-Du-Dugarry.” Je ne pensais pas, mais ils retiennent l’élégance. À Lens, les trois qui sont cités spontanément, ce sont le druide Leclercq, auquel ils vouent un culte, Captain Siko et Tony Vairelles. ● PAR VR

Infos pratiques: représentations de *Stadium* au Centre dramatique national de Tours les 6 et 7 juillet, au CDN d’Angers les 20, 21 et 22 septembre, et à la Coline, en co-accueil avec le Théâtre de la Ville de Paris dans le cadre du Festival d’Automne à Paris du 27 septembre au 7 octobre, puis en tournée francilienne et nationale.